



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

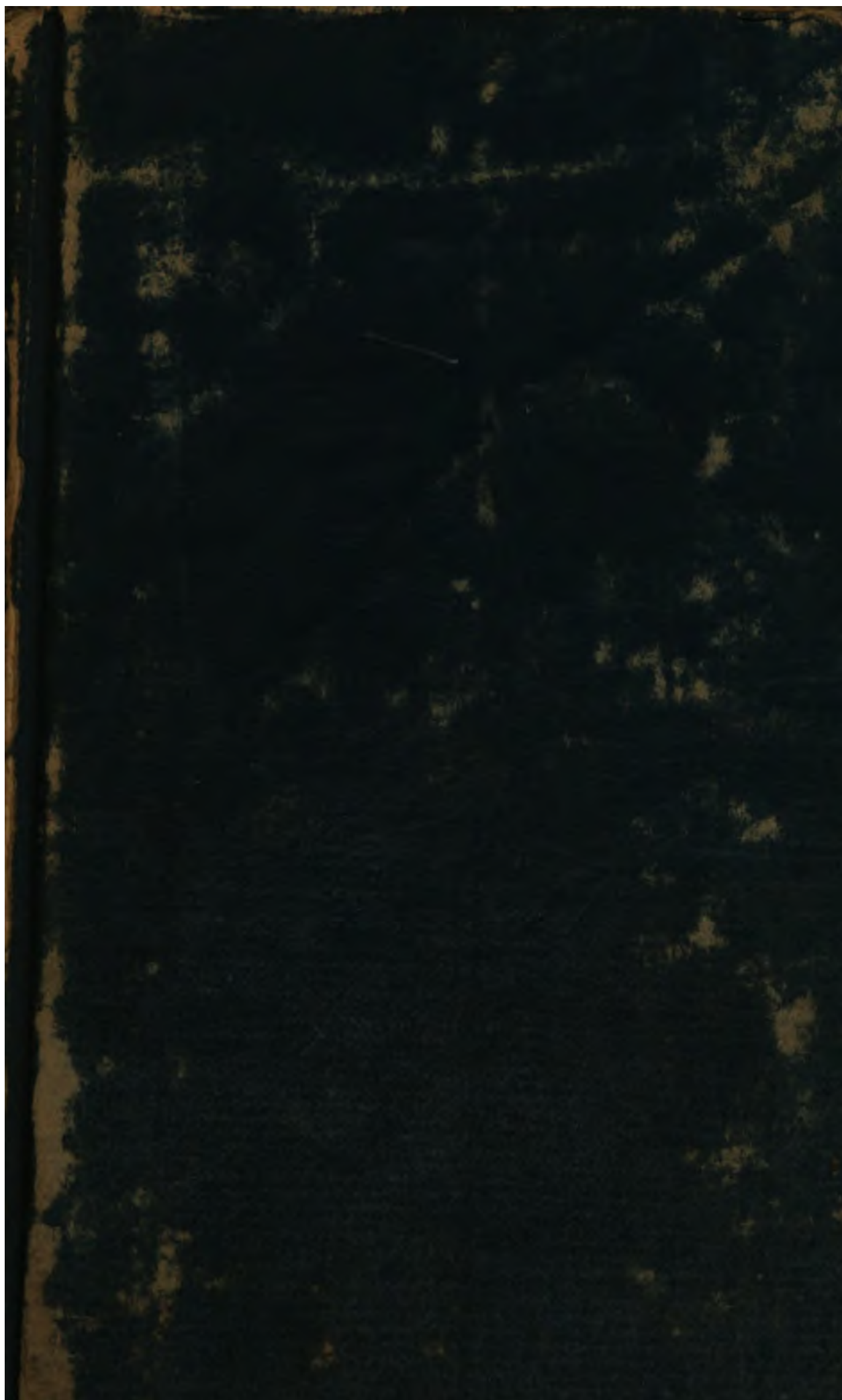
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



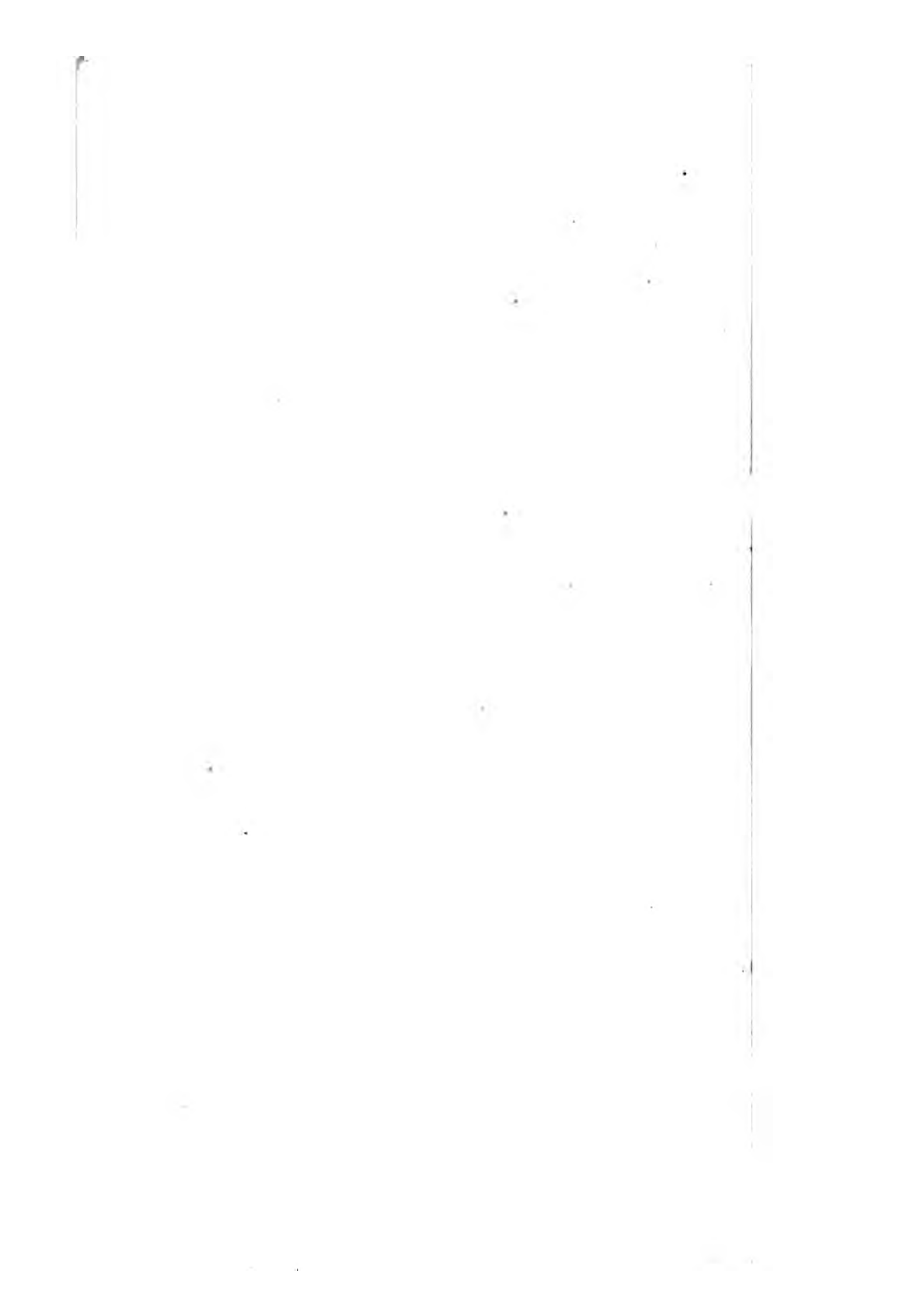
7 vols

1088.9.95

JUNE 1891



37484





Frontispice Tome I^{er}



37484

Œ U V R E S
BADINES ET MORALES
D E

Mr Cazotte.

NOUVELLE ÉDITION
Corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



L O N D R E S.

1788.



A MADAME
BERTIN.

MADAME,

*JE dois à l'envie que j'ai eu de
vous amuser, la plupart des petits
ouvrages qui composent ce Recueil;
l'amitié me les fit composer, l'amitié*

A iij

vous les rendit supportables : elle risque aujourd'hui de vous les dédier , sans vouloir s'appuyer d'autres titres. J'en trouverois beaucoup dans ma reconnoissance , si votre délicatesse me permettoit de rappeler ici les motifs de ce sentiment si bien établi chez moi qu'il ne finira qu'avec ma vie. Votre éloge , MADAME , termineroit bien cette petite Épître ; & , contre l'ordinaire de ceux insérés dans les dédicaces , il feroit plaisir à tout le monde s'il partoît d'une main plus habile ; mais à mesure que je risquerois un trait , on le trou-

DÉDICATOIRE. 7

veroit trop foible ; on viendroit me dire , vous avez oublié celui-là , & l'ébauche finie , l'Etranger ne pouvant pas vous connoître assez , diroit que je me suis livré à l'imagination dans mon Épître , comme dans mes ouvrages , & que tant d'esprit , de grâces , de talens , joints à une bienfaisance , à des sentimens , à des mœurs dignes du meilleur de tous les siècles , sont le plus agréable des phantômes qui soient sortis de mon cerveau. La France me justifieroit à la longue , j'en suis sûr , mais crainte de rester quelque temps compromis ,

8 É P I T R E , &c.

*je finis en vous assurant du profond
respect avec lequel je suis ,*

M A D A M E ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

C A Z O T T E .

P R É F A C E.

LE Public ayant accueilli avec beaucoup de bonté la première édition de cet ouvrage, l'Auteur a cru devoir, dans celle-ci, faire de nouveaux efforts pour la rendre un peu plus digne des suffrages dont on l'avoit honoré. C'est la raison des changemens assez considérables qu'on y trouvera; mais comme le retranchement en entier d'un morceau, jugé bon par un grand nombre de lecteurs, est une protestation contre le goût d'autrui, on croit devoir rendre compte des motifs par lesquels on s'y est déterminé.

Parmi les Contes tenant lieu d'épisodes dans le tissu général de la Fable, il y en avoit précédemment deux qui n'ont paru ni suffisamment liés au sujet, ni du caractère dont ils devoient être. Ce sont ceux du *Plaisir & du Pèlerin*. Enguerrand possédé de la fureur de faire des vers & d'en lire, ne devoit pas débiter de la prose chez Strigilline; on a cru établir beaucoup mieux le caractère que ce personnage doit conserver jusqu'à la fin, en lui faisant réciter un petit poëme de tournure chevaleresque dont le fonds ne pouvoit pas être agréable à l'auditoire; ce qui, sans doute, est de sa part une maladresse de plus.

Zerbin en faisoit un autre en cherchant à dissiper l'ennui de la Voyageuse Fleur-de-Mirte, par la lecture du conte moral *du Pèlerin*. Aujourd'hui il a recours non à ses poches, mais à sa mémoire, pour débiter un de ces fabliaux que les jongleurs de son espèce jouoient devant les assemblées pour l'amusement de ceux qui les avoient appelés; & comme ce qu'il fait alors est en tout conséquent à ses vues, l'espèce de fable qu'il débite se lie au sujet & cesse d'être proprement un hors-d'œuvre.

On désireroit que le fabliau de la Brunette Angloise eût au moins pour le public, le mérite de la nouveauté. Destiné dès l'origine,

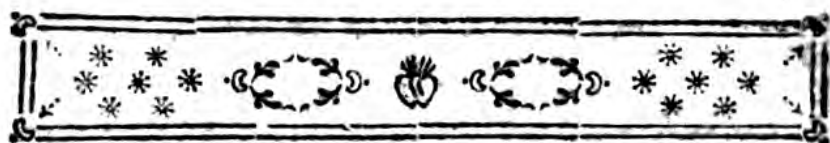
à la place qu'il remplit aujourd'hui, il fut dérobé à l'Auteur, il y a quelques années, & imprimé de la manière du monde la plus fautive, dans l'Almanach des Muses, sous le nom très-respectable du Dictateur de la poésie, M. de Voltaire; ce qui, sans doute, l'a fait lire beaucoup plus qu'il ne méritoit de l'être, surtout étant aussi défectueux qu'il dût le paroître alors.

Au lieu d'intituler l'ouvrage Poëme, comme dans la première édition, on auroit dû, peut-être, lui donner le titre, sans doute plus convenable, & au moins plus modeste, de *Fable héroï-comique*; mais il faut avoir un droit très-établi
dans

dans la République des Lettres , pour être autorisé à changer la nomenclature. Le poëme charmant de l'Arioste ayant fait naître l'idée de cette composition , pour ainsi dire bâtarde , il a paru moins hardi de lui donner un titre général qui la rangeât dans la classe & à la suite de son modèle, que d'en imaginer un nouveau pour elle.

Il est peut-être temps qu'une décision réfléchie émanée d'un tribunal préposé pour déterminer souverainement l'usage des termes de notre langue , règle la dénomination particulière de tant d'ouvrages connus sous le nom de *Romans* depuis la renaissance des lettres en Europe. Si l'on veut bien

y faire attention, pour avoir été trop généralement appliqué, ne porte d'autre idée à l'esprit que celle d'ouvrage de pure invention; on le donne à Perceforet, à Gilblas, & souvent à Telemaque, ce qui en rend la signification absolument vague.



OLLIVIER,

P O Ê M E.



CHANT PREMIER.

JE voulois chanter les Dieux, les Héros & les Belles; mais la gaieté m'entraîne, elle m'égare, elle veut que je folâtre malgré moi.

Le Dieu du ridicule m'apparoît. Viens, me dit-il, entre dans ma carrière, je te soumets tous les esprits... Puissant Dieu! m'écriai-je, il s'est évanoui, & m'a laissé son sceptre & ses grelots.

Loin d'ici la réserve minaudière, fille dédaigneuse de l'humeur & de la jalousie.

Venez esprits enfantins , enjoués ,
complaisans , faciles , troupe oisive &
riante , environnez votre poëte , for-
mez des groupes autour de moi : mê-
lez du lière & des fleurs à mes gre-
lots ; qu'un peu de sel rende le babil
piquant ; que le ridicule ne soit point
sans grâces : rêvons , chantons , amu-
sons-nous.

Mais , si quelqu'esprit sérieux trouve
que nous ne sommes pas sages , que
nous faisons trop de bruit : jeunesse
aimable , prenez ce petit air boudeur
qui vous sied si bien , & notre cen-
seur , lui-même , va vous sourire.

L'Asie étoit en feu , le monde chré-
tien , animé d'un zèle religieux , vou-
loit arracher la Palestine aux peuples
infidèles qui la profanoient. L'Europe
en armes couvrait la mer de ses vais-
seaux , la terre de ses bataillons ; mais
entre tous les états qui se livroient à

Pardeur d'un si beau zèle, la France se signaloit par les plus redoutables efforts.

Au chagrin de voir la Terre-Sainte opprimée, se joignoit le ressentiment des anciens affronts faits par les Sarrafins à l'empire des Lys. Philippe, souverain des François, vouloit humilier l'orgueil du Croissant; & les puissans vassaux de cet auguste monarque conspiroient d'une ardeur égale à l'exécution de ses glorieux desseins.

Sigismond, comte de Tours, avoit ordonné à sa noblesse de prendre les armes; mais la noblesse Françoise eut-elle jamais besoin d'être excitée? La volonté du prince n'étoit pas encore annoncée par ses hérauts, & déjà cinq cent hommes d'armes, & quantité de chevaliers illustres par la valeur & par la noblesse de leur origine, s'étoient rangés sous la bannière de Tours.

La croix d'or qui brille sur leurs foubrevestes, est un témoignage authentique du dessein qui les a rassemblés. Leur contenance fière présage les prodiges que doit opérer leur vaillance.

Le comte de Tours est à la tête. On démêle dans son attitude & sur son visage l'orgueil & le plaisir de commander à une aussi belle troupe ; cependant ses regards sont animés d'un feu sombre ; on voit qu'un chagrin secret le dévore. Eh quoi ! le plaisir, le faste, l'abondance environnent les grands, l'obéissance & le respect les entourent, la soumission & le dévouement rampent à leurs pieds ; comment les foudris cruels, les pâles inquiétudes, les soins dévorans peuvent-ils trouver accès dans leurs ames ?

Le comte n'a qu'une fille unique : la nature & l'éducation en ont fait un objet accompli ; l'amour que les

obstacles irritent, qui se nourrit dans les larmes, a touché le cœur de la princesse, & l'a rendue sensible au mérite d'un simple chevalier, autrefois son page: Agnès est devenue mère entre les bras d'Ollivier.

Les liens d'un nouvel hymenée attachoient depuis deux ans Sigismond à Frédegilde, femme avare, ambitieuse, jalouse & cruelle: elle avoit un fils, objet de ses complaisances, & lui destinoit dans son cœur la main d'Agnès & la Souveraineté de Tours: la princesse, prévenue d'une aversion invincible contre le farouche Inare, ne la dissimuloit point assez. La mère, le fils, également furieux, s'occupoient des moyens de se venger d'un sentiment dont ils pensoient avoir droit de se plaindre.

Depuis long-temps Agnès, pour se soustraire aux importunités d'Inare,

en prétextant une fanté chancelante, affectoit de ne plus fortir de son appartement; dès qu'elle s'apperçoit de sa grossesse, elle cherche à s'envelopper encore davantage des ténèbres de la solitude; Bobée sa nourrice, Fleur-de-Myrte sa confidente, seules dépositaires du secret, s'efforcent, de concert avec elle, à le couvrir d'un mystère éternel; mais le moment fatal arrive; il faut donner le jour au fruit d'un amour indiscret & malheureux. Les grands sont trop entourés, les yeux ennemis & jaloux trop clairvoyans: Frédegilde en est instruite & en porte sur le champ la nouvelle au Comte.

Voilà, lui dit-elle, Seigneur, la raison des dédains qu'essuyoit mon fils Inare; on le sacrifioit à ce rival; & vos complaisances pour votre fille, cet objet indigne de votre amour, vous

fermoient les yeux sur une conduite aussi coupable.

Sigismond ne répond rien ; mais ses regards étincelans , ses lèvres tremblantes annoncent sa fureur. Il appelle sa garde : le scélérat qui me déshonore est dans mon palais , & les membres de son corps écartelé ne sont pas encore la proie des vautours ! Allez , ministres de mes volontés ; que toutes les portes s'ouvrent à la vue des ordres terribles dont vous êtes chargés , & que ma vengeance soit consommée.

La garde obéit ; mais la recherche qu'elle fait est inutile. Ollivier étoit près d'Agnès , tandis qu'elle ressentait les douleurs de mère ; à peine elles eurent fini par un heureux accouchement , que la belle déployant elle-même sa toilette , en forma des langes pour l'enfant : Ollivier le prend dans ses bras. Il s'agit de dérober ce dépôt

précieux aux dangers dont il est menacé. Un balcon de la princesse donnoit sur les fossés du château, trop profonds pour laisser en apparence quelqu'espoir à la fuite par cet endroit : les draps du lit attachés à la balustrade, aplaniissent les difficultés, & facilitent la descente à l'amant favorisé ; chargé du fruit d'un amour imprudent, il s'éloigne de la vue des murs dont l'enceinte, un instant plus tard, alloit lui devenir fatale.

Alors Enguerrand vient trouver le comte.... Seigneur, dit ce chevalier à Sigismond ; je fus ami d'Ollivier, tant qu'il fut votre serviteur, & que je ne vis en lui qu'un chevalier sans reproche ; l'honneur de vous être attaché par le sang ne me permet pas de balancer sur le parti que je dois prendre. Ordonnez à vos gens de me sui-

vre, & abandonnez à mes soins la recherche du coupable.

La démarche d'Enguerrand étonna la cour du comte. Etoit-il naturel que le meilleur ami d'Ollivier se déclarât si hautement contre lui? Mais Sigismond suppose dans ceux dont il est environné les mêmes mouvemens dont il est lui-même agité, & la garde de ce prince se met sur le champ en campagne sous les ordres d'Enguerrand.

Pendant que le comte de Tours étoit en proie à des chagrins aussi cruels, la trompette excitoit de toutes parts les sujets de l'empire des Lys à venir se ranger sous les drapeaux de leur monarque; & la renommée publioit que ce héros, à la tête d'une armée formidable, étoit prêt à s'embarquer sur une flotte de cinq cent voiles assemblées devant Arles. Sigismond se voit

forcé de se rendre au camp des princes chrétiens.

Madame, dit-il à Frédegilde, si des raisons d'ambition ou de politique m'a-voient fait prendre les armes, je connois ce qu'un souverain doit à son peuple, à sa maison, & à lui-même; & sachant mépriser de vains avantages, ou, s'il en étoit besoin, dissimuler une injure, je n'irois point porter à l'armée un front chargé d'ennuis, un cœur dévoré de chagrins, incapable de trouver du soulagement où vous n'êtes pas, & je préférerois au faste des cours, au tumulte des camps, la plus affreuse solitude; mais, Madame, un intérêt sacré nous anime & ne nous laisse pas le choix des sacrifices; cependant ne croyez pas qu'infidelle à ma gloire, je veuille oublier un affront dont un ingrat l'a mortellement flétrie. Il faut intimider le crime

par

par des exemples mémorables ; ce lâche fuborneur , ce vil écuyer , nourri dans ma maison , expirera dans les horreurs d'un fupplice éclatant ; & déchu des privilèges de fa naiffance , enfeveli dans les ténèbres du plus affreux cachot , l'indigne objet de fa paffion fera abandonné pour toujours à la honte & aux remords. Adieu, Madame , conservez-vous , fi je vous fuis cher , & fongez à ma vengeance. Le comte part , & la malheureufe Agnès demeure au pouvoir de fa mortelle ennemie.

Après le départ de Sigifmond , la garde de ce prince , fidelle à fes ordres , s'empreffoit de chercher l'amant d'Agnès dans la ville & aux environs de Tours. Mais rien n'égaloit les mouvemens que fe donnoit Inare : baffement jaloux des avantages naturels , de toute efpèce de mérite dans les autres , il portoit depuis long - temps à Ollivier

une haine violente : elle devint implacable après l'éclat des amours d'Agnès, non qu'Inare aimât la princesse, un mouvement si noble n'étoit pas fait pour animer un cœur aussi dépravé; mais dévoré d'ambition, hautain, plein de lui-même, la concurrence d'un femblable rival l'indignoit, & la préférence obtenue sur lui le jetoit dans les derniers excès de l'emportement. Il brûloit de le rencontrer pour le livrer à la vengeance de Frédegilde, & descendoit, pour y parvenir, à des recherches dont le plus vil des satellites auroit rougi.

Un bruit se répand qu'on a vu sur la route d'Orléans un homme à cheval, pressant sa marche & portant devant lui dans un panier un jeune enfant dont les cris se font fait entendre. ▲

Inare vole à la source de ce rapport; il vient de quelques laboureurs

qui travaillent dans la campagne , & la conformité des discours ne permettant pas de former des doutes sur leur sincérité , le Tourangeau se précipite vers l'endroit indiqué : se croyant déjà maître de sa proie , Enguerrand le suit avec toute la garde de Sigismond.

Après trois heures d'une marche forcée , l'objet qu'on a poursuivi se présente. On distingue déjà les cris de l'enfant. L'impatient Inare tressaille de joie ; il insulte d'avance à l'ennemi dont il pense qu'il va se rendre maître. Il anime sa troupe , il presse son cheval. Il est arrivé.

Aimable Ollivier , modèle des amans , miroir de chevalerie , vous étiez perdu si le hasard vous eût fait chercher votre salut de ce côté. Au lieu de vous , votre stupide adverfaire ne trouve qu'un fantôme. L'adroite amitié l'avoit subs-

titué à votre place , pour tromper la rage de vos perfécuteurs.

Ollivier , sorti du château de Tours , étoit à peine sur la route qui conduit en Bretagne , qu'Enguerrand en fut instruit. Le porteur du message étoit un jeune homme , proche parent de la nourrice d'Agnès , & le hafard voulut qu'un frère de ce jeune homme , encore au berceau , se trouvât pour lors dans les environs de la ville.

Enguerrand ordonne au messager de monter à cheval , de prendre son frère , de l'emporter avec précipitation du côté d'Angers : ensuite voulant assurer le succès de son stratagème , il fut offrir ses services au comte , & lui promit alors de ne point prendre de repos , que l'affront fait à leur sang ne fût réparé ; mais l'adroite équivoque étoit alors sur les lèvres d'Enguerrand : il avoit sans doute à cœur la répara-

tion de l'honneur d'Agnès; mais elle ne devoit pas être cimentée du sang de son meilleur ami.

Ollivier lui avoit sauvé la vie dans un combat contre les Bourguignons; Ollivier étoit lié par le sang à Fleur-de-Myrte, cette aimable amie d'Agnès, qui avoit inspiré à Enguerrand une passion vive, payée du plus tendre retour: Ollivier, noble, généreux, sincère, avec des mœurs pleines de franchise, de douceur & d'agrément, étoit fait pour avoir des amis; il avoit trop de droits sur le cœur d'Enguerrand pour ne pas devoir en tout attendre.

Rien n'égala la mortification d'Inare lorsqu'après avoir joint l'homme à cheval, qu'il poursuivoit avec tant de chaleur, il vit une espèce de payfan dont la figure lui étoit étrangère, & un enfant si formé, qu'il ne pouvoit

être celui dont on faisoit la perquisition.

Alors , au désespoir d'avoir perdu son temps dans une course aussi vaine , le fils de Frédegilde , après avoir fait ressentir au villageois quelques traits de sa brutalité ; après quelques apostrophes indécentes contre le Ciel , reprit la route de Tours avec les cavaliers de sa suite.

Il ne rentra pas dans la ville ; mais , comme si quelque mauvais génie l'eût éclairé , il s'engagea dans la même route que l'amant d'Agnès avoit choisie pour se rendre en Bretagne.

Ollivier , chargé du fruit de sa tendresse , dans la crainte qu'une marche trop précipitée de sa part n'incommo-
dât ce fardeau précieux , fuyoit à pas trop lents pour s'éloigner bien vite des dangers qui le suivoient. Ses regards inquiets observoient les objets les

moins suspects ; son oreille attentive faifissoit les moindres bruits : tout devenoit pour lui une occasion de frayeur. Il s'arrêtoit : il fixoit son attention , & ne reprenoit son chemin qu'après s'être bien assuré de la fausseté de ses craintes.

Enfin , vers le déclin du jour , étant parvenu sur les rives de la Loire , tandis que ses yeux en suivoient le cours & les bords , pour observer s'il ne découvroit point quelque barque qui pût lui faciliter le passage , il apperçoit sur le haut d'une colline opposée & située à un mille de distance de l'endroit où il étoit , un gros de cavalerie qui venoit de son côté à toute bride.

La plaine dans laquelle il se trouvoit alors , découverte de toutes parts , n'offroit à ses regards aucun asyle. Ses bras défarmés ne pouvoient lui servir

de défense, en retournant sur ses pas il se livroit à ses ennemis, & pour leur échapper, il ne lui restoit que la ressource d'abandonner son fils & de passer à la nage une rivière large, profonde & dangereuse.

A la vue du danger qui le presse, son cœur se remplit d'amertume, ses entrailles se déchirent, il embrasse son fils, le baigne de ses larmes : il cherche une touffe d'arbrisseaux qui puisse le dérober à la vue de ceux qui le poursuivent. Mais qui lui fournira la nourriture ? Ne vaut-il pas mieux l'exposer ? Il l'enlève de nouveau, va le placer au milieu du chemin ; court vers la Loire qu'il lui faut traverser.... Il voit venir les inhumains qui vont lui ravir son fils ; ah ! s'ils pouvoient le méconnoître ! mais les langes qui l'enveloppent vont le trahir ; il revient, il ne peut trouver d'autre linge pour

l'envelopper ; il le prend dans ses bras , le ferre : il sanglotte , il veut essayer de le sauver à travers les flots de la Loire ; mais c'est l'exposer à périr.

Cependant le danger augmente : il approche , il faut fuir ou se perdre ; Ollivier s'arrache enfin à ce dépôt qui lui est si cher , le laisse entre les bras de la Providence , & se jette à la nage.

C'étoit Inare , qui , toujours poussé par le même instinct , venoit sur les aîles de la fureur ; il pressoit si vivement son cheval que les cavaliers de sa suite ne pouvoient le suivre. Il n'étoit plus qu'à deux cent pas de la rivière ; tout-à-coup le terrain sur lequel il étoit , fond sous lui , s'entr'ouvre , l'engloutit & le dérobe aux yeux de son escorte.

Ciel , protecteur de l'innocence , tu le fis tomber dans un piège que des villageois avoient tendu pour surprendre une bête féroce ! La fosse étoit pro-

fonde; Inare, accablé de sa chute, que le poids des armes avoit rendue plus lourde, y demeura sans connoissance. Sa suite arrive; une partie reste auprès de lui pour essayer de lui donner des secours; l'autre se disperse pour en aller chercher dans les hameaux du voisinage.

Ollivier passa la Loire, il étoit accablé de fatigues, exténué; mais le désespoir, qui ôte les forces aux ames communes, sembloit avoir augmenté les siennes. La nuit alloit couvrir la terre de ses ombres lorsqu'il parvint à l'autre bord de la rivière.

On étoit dans les premiers jours du Printemps. Les rayons du soleil, en son midi, ont alors cette force agissante qui commence à réveiller la nature; mais le soir & le matin tiennent encore de la triste saison qui vient de précéder.

Le peu de vêtement qu'avoit sur lui

notre jeune héros étoit mouillé; rien ne pouvant le défendre de la rigueur du froid, & la faim se faisant ressentir, il entra dans une cabane écartée des routes ordinaires : elle étoit ouverte, un chien se présenta sur la porte pour lui en défendre l'entrée; mais l'animal s'étant adouci, Ollivier ne trouva dans la maison que deux jeunes enfans qui lui sourirent.

Leur âge tendre, leur naïveté, leurs charmes lui rappellent le trésor dont il vient de se séparer : il les prend dans ses bras, les serre avec tendresse, leur prodigue mille embrassemens. Son action, les pleurs qui baignoient ses joues, émurent ces enfans. Ils rendirent caresses pour caresses, larmes pour larmes, & ce tableau touchant fut le premier objet qui frappa les regards du père & de la mère, pauvres pêcheurs qui revenoient de leurs travaux.

Dès qu'Ollivier les apperçut, il alla au-devant d'eux : je careffe vos enfans ; ils m'ont rappelé le fouvenir du mien. Hélas ! je fuis père comme vous ; mais je fuis bien malheureux , je viens avec confiance vous demander afyle pour cette nuit , vous prier de partager avec moi le peu de mets que vous destinez à votre nourriture. J'en aurai une reconnoiffance proportionnée au befoin que j'ai de ce bienfait.

Les hôtes d'Ollivier , gens fimples & bons , touchés de l'état dans lequel ils le voyoient , frappés de la beauté , de la noblefse & des grâces de fa figure , le rendirent bientôt maître de ce qu'ils avoient de provifions. Du poiffon , mais en petite quantité , du lait , quelques fruits fecs , firent tous les apprêts du feftin. La famille jetoit des regards attendris fur Ollivier , & lui , démélant leur fenfibilité ; oh ,
mortels

mortels privilégiés! disoit-il au fond de son cœur, vous ignorez ces noms fastueux, magnanimité, élévation, grandeur de courage; mais vous avez de l'humanité; vous possédez peu, mais vous le partagez sans avarice & sans défiance. Vous êtes sensibles aux infortunes des autres; il ne faut pas d'appareil pour vous toucher. La vue d'un étranger n'a rien d'effrayant pour vous; vous ne craignez pas les hommes: vous n'appréhendez pas que la cupidité cherche à vous ravir vos trésors, qui sont le travail & l'innocence. Un amour exempt de trouble vous unit; vous en voyez croître autour de vous les gages; un jour ils partageront vos travaux, & vous en rendront le poids plus léger: ils feront l'appui de votre vieillesse: ils vous fermeront les yeux, & recueilleront en paix l'héri-

tage inestimable que vous leur laissez... vos mœurs...

Ollivier alla s'étendre sur des joncs, mais il ne put y fermer la paupière. Les malheurs auxquels *Agnès* demeure exposée, les dangers de son fils, se retracent trop vivement à son esprit pour ne pas déchirer son cœur.

Elle te l'avoit confié, lâche! se disoit-il à lui-même : tu n'as pu, ni le défendre, ni le mettre en sûreté. Peut-être, hélas! échappé à nos ennemis, abandonné de moi, il va périr par le seul effet de l'intempérie. Est-ce donc ta vie que tu devois sauver? Est-il un supplice plus cruel que tes remords, & qui puisse ajouter à ta honte? & tu cherche du repos!

En finissant ces mots, le jeune héros se lève, il sort sans bruit de la cabane, court à la Loire, s'y jette, la traverse; guidé par la clarté des étoiles, il vole

à l'endroit où il a laissé cet enfant précieux. Il n'y trouve qu'un sujet de désespoir; son fils n'y étoit plus, il revient sur ses pas, rentre dans la cabane, & passe le reste de la nuit dans l'agitation.

Il fut entendu par le pêcheur; cet homme simple & sensible vint à lui dès qu'il fut jour, & lui fit des offres de service si pressantes & si naturelles, qu'Ollivier crut devoir y prendre confiance.

Il est superflu que je vous dise mon nom, dit-il au pêcheur; mais partez pour la ville de Tours, & vous le trouverez dans la bouche de tout le monde. Traversez la Loire à l'endroit le plus voisin d'ici; il parut hier un gros de cavalerie sur la rive opposée: on y abandonna un enfant qui ne faisoit que de naître, tâchez de vous informer de son sort: écoutez ce qu'en

dira le peuple, il s'entretient volontiers des choses extraordinaires; mais n'interrogez point, fans doute vous deviendriez suspect, & je ne voudrois pas avoir exposé mon bienfaiteur. Quand vous ferez à Tours, cherchez un homme qu'on appelle Strigée, il demeure près du château; il y est connu: abordez-le fans empressement, présentez-lui cette bague, en lui disant que vous avez laissé son ami prêt à s'embarquer pour Nantes. Strigée vous fera fans doute quelques questions, & vous lui rendrez compte de ce dont le hasard aura pu vous instruire; partez, renvoyez-moi les bateliers qui vous auront conduit, j'ai dessein de m'en servir pour continuer mon voyage.

Ollivier & son hôte se séparèrent, les bateliers revinrent, & le fil de la Loire conduisit en peu de jours le chevalier aux murs de Nantes.

Stenon, fils de Richard, se préparoit à partir pour la croisade à la tête des Barons de Bretagne ; tout étoit en mouvement dans le port. Ollivier achette des chevaux, des armes, frette un petit bâtiment, & se prépare à suivre la flotte avec deux écuyers dont il n'étoit pas connu.

Il s'attendoit chaque jour à recevoir des nouvelles de Strigée ; ce gentilhomme, dont il ne pouvoit suspecter le dévouement, étoit père de Rosimond son écuyer. Instruit par le récit du pêcheur, comme on pouvoit le supposer, il auroit dû trouver les moyens de faire passer à Nantes des nouvelles & des secours ; mais au moment de l'évasion d'Ollivier, Fredegilde n'ayant pu s'affurer de Rosimond, s'en étoit vengée sur le père. Retenu par l'âge, se reposant sur son innocence, le vieillard n'avoit pas cru

devoir prendre la fuite. Arrêté par les ordres de la Comtesse, il étoit renfermé dans une étroite prison.

Cependant la flotte des Bretons s'éloigne du port, & Ollivier ignorant le sort de tout ce qu'il avoit de plus cher, est obligé de partir. Une navigation courte & heureuse les amène devant Arles, où étoit le rendez-vous général. Une marche précipitée y a déjà conduit les Tourangeaux, & tout y annonce les apprêts d'un embarquement prochain. Le rivage couvert des approvisionnemens de guerre & de subsistance, invite, au bruit des fanfares guerrières, les chaloupes ornées de banderolles de différentes couleurs : elles volent sur les flots, qu'elles font écumer & mugir sous le tranchant des avirons : disputant entr'elles de légèreté dans la marche, d'adresse dans les évolutions, de promptitude dans

l'expédition ; on les voit se croiser & se mêler sans désordre , tantôt pliant sous la charge qu'elles s'empressent d'emporter , tantôt légères & comme courant à de nouveaux butins.

Cependant tout n'est pas moins en action sur le rivage : le manœuvre robuste s'y courbe sous les fardeaux : l'officier actif commande le travail , s'efforçant d'écarter la foule dont la plaine est inondée , & par qui le départ du soldat se voit retardé ; mais les ordres sont inutiles. L'ami cherche son ami , le frère cherche son frère. Une amante au désespoir se précipite vers la rive pour y trouver , pour y voir encore le jeune guerrier qui lui promit la foi. Ici c'est une épouse gémissante , échevelée , portant sur son sein les fruits innocens d'une union sacrée. Là , c'est un vieillard accablé sous le faix des ans : ses organes affoiblis ne

lui permettent plus de distinguer les objets dont il est environné. Il s'adresse à tous ceux que le hazard a placés sur son passage; hélas! leur dit-il, en parlant de son fils unique, il s'est embarqué. Oh vieilleffe impuissante, tu n'as pu défarmer, attendrir ce fier courage, que ne me permettois-tu de le suivre & d'aller mourir auprès de lui? A ces mots la douleur le suffoque, il est prêt à tomber en défaillance; mais se ranimant tout-à-coup, il aborde un inconnu: vous le verrez, portez-lui ce dernier embrassement: dites-lui, qu'après Dieu, qu'il va servir, il se souviendra d'un père malheureux, inutile à soi-même: je ne vivois que pour lui, son absence va me réduire au désespoir.

Mais le signal du départ flotte enfin dans les airs, les cables rappellent les ancres à bord des vaisseaux. La voile,

qui ne tenoit plus que sur un fil, tombe, se déploie & s'enfle au gré d'un vent favorable. On vogue, & déjà les remparts de Tortose frappoient de loin l'espérance des guerriers, lorsque tout-à coup le ciel s'obscurcit, le vent gronde, la vague se soulève, la flotte se disperse. Le vaisseau qui portoit le comte de Tours voit sa mâture emportée par un tourbillon; alors le gouvernail devient inutile, l'art du pilote impuissant. Le bâtiment, jouet de l'onde, va donner contre un écueil, & s'y brise.

Chacun cherche à se garantir du naufrage, & Sigismond, abandonné des siens, n'ayant de ressources qu'en ses propres forces, essaye de gagner la rive en luttant contre les lames qui semblent l'en repousser; mais ses forces épuisées l'abandonnent; la respiration étouffée cède aux flots de l'onde

amère. Un nuage épais couvrait déjà les yeux de l'infortuné prince : il alloit périr. Une main secourable le faisoit par un pan de sa tunique , & peu-à-peu il se trouve sur le sable , entre les mains d'un inconnu armé , qui s'efforçoit , par tous les soins possibles , de le rappeler à la vie. D'abord la reconnaissance d'un semblable bienfait ne put éclater que dans les yeux de Sigismond : peu-à-peu dégagé de l'eau qu'il avoit bue , rechauffé par les rayons du soleil , il recouvre l'usage de la parole avec les forces , & cherche à manifester sa gratitude. Généreux mortel , dit-il , ou plutôt génie secourable , qui venez de m'arracher des portes du trépas , pourquoi votre armure me cache-t-elle les traits de mon bienfaiteur ? Ne m'enviez pas plus longtemps le bonheur de connoître le guerrier à qui je suis redevable d'une vie

que je voudrois pouvoir lui sacrifier à mon tour. Sigismond se tut : le guerrier balance quelque temps ; enfin il délace son armet , le jette loin de soi , & se précipitant aux genoux du comte. Je suis votre page Ollivier , Seigneur ; je vous demande la mort , je la mérite. . . . Malheureux ! s'écria le comte , en se levant sur son séant , après l'affront cruel que tu m'as fait , après l'opprobre imprimé sur mon front , tu oses encore venir empoisonner l'air que je respire ? Je jure. . . . Ollivier ne lui donna pas le temps d'achever l'imprécation : accablé , conferné , saisi , il se retire. Hélas ! se dit-il à lui-même , le comte est né sensible & généreux , mon infortune & ma foiblesse m'ont fait trahir ses bontés. Sigismond , votre ressentiment est juste ; si j'étois le seul malheureux , comme je suis le seul coupable , vou-

48 O L L I V I È R ,

drois-je dérober ma tête à votre courroux ? Non , j'irois solliciter votre bras , & ma main désespérée lui aideroit elle-même à confommer votre vengeance. Oh ! Agnès , oh ! mon fils , objets touchans , je faurois mourir pour vous , si ma mort pouvoit vous devenir utile. Fasse le ciel que je puisse un jour à force de vertus , vaincre la haine du cher ennemi qu'il me faut combattre , & vous rendre le repos que je vous ôtai à tous , par un instant de foiblesse !



CHANT II

C H A N T II.

ENGUERRAND , depuis qu'Inare se fut séparé de lui , promena d'abord sa troupe de côté & d'autre au petit galop , ensuite il la disperse , sous prétexte de rendre la recherche plus générale , s'en éloigne lui-même , & prend le chemin d'Angers au travers de la forêt de Mont-Grand , accompagné de son seul écuyer.

Il étoit nuit , il faisoit froid , l'écuyer grelottoit & parloit entre ses dents : qu'est-ce , Barin , lui dit le chevalier , vous ne me paroissez pas content ? Seigneur , répondit l'écuyer , j'ai passé l'âge où l'on se plaît aux aventures : je commence à aimer mes aises , & la route que nous prenons m'annonce un mauvais souper & une

pire nuit. Cet endroit-ci n'a pas une bonne renommée. Il y revient, dit-on, des esprits, des loups-garouts; on en fait d'étranges contes. Faut-il, dit Enguerrand, donner dans ces bruits populaires? Auriez-vous peur?... Pas plus qu'un autre, repliqua Barin; en devenant prudent, je ne suis pas devenu plus timide; nous en ferons preuve dans l'occasion.

Cependant l'épaisseur de la forêt redoublant l'obscurité de la nuit, nos voyageurs ne pouvant distinguer aucun sentier, étoient sur le point de descendre de cheval, faute de pouvoir marcher plus long-temps, quand leurs yeux furent frappés d'une lumière vive qu'ils apperçurent dans l'éloignement, & vers laquelle ils dirigèrent leurs pas.

En marchant vers la lumière qui les guidait, Enguerrand & son écuyer

arrivent sous un berceau formé par les branches de quelques chênes très-élevés, auxquelles un pavillon lesté & galant étoit suspendu. On voyoit sous ce pavillon un couvert mis pour deux personnes, servi avec propreté, & un souper aussi bien entendu qu'appétissant.

Dans la situation où se trouvoient nos voyageurs, leurs yeux ne pouvoient être frappés par un spectacle plus agréable. Le terrain étoit couvert d'un riche tapis de Turquie. L'ameublement & le buffet respiroient la délicatesse, le bon goût & l'opulence; nos aventuriers jugèrent que le lieu préparé pour cette petite fête devoit être destiné à recevoir des gens de conséquence. Ils s'avancèrent & furent surpris de ne voir personne sous ce pavillon.

Ils en font le tour. L'obscurité la

plus épaisse , le silence le plus morne , la solitude la plus exacte , y régnerent de toutes parts.

Ils entrent , les mets leur paroissent cuits à propos. L'affaïsonnement faïsit l'odorat , la vapeur les environne encore , & annonce qu'on ne fait que de les servir.

Sans doute , dit Enguerrand , nous aurons affaire à des gens bien nés ; ils se feront un plaisir de partager ce repas avec nous. Vous vous inquietiez , Barin : avois - je besoin , pour courir après Ollivier , de m'engager dans cette forêt sombre ? J'en devois craindre quelque fâcheuse aventure : cependant vous voyez comme celle-ci commence.

Monfieur , répondit Barin , si elle doit se terminer par un foupper , il est très-à-propos qu'elle finiffe. Nous perdons bien du temps , & n'en déplaise

à la bienfiance , je ne pense pas que nous fissions mal d'entamer ce pâté. Voilà de quoi satisfaire quatre appétits plus défordonnés que les nôtres : il en restera toujours assez. Nous en ferons quittes , à la rigueur , pour faire une histoire & des complimens. Vous savez comme vous vous tirez des uns & des autres. On nous fera gré , sans doute , d'en avoir agi avec une honnête liberté. Quant à moi , dit-il , (en prenant à deux mains un pain dans une corbeille , & y mordant de tout son cœur) je vais faire des choses qui rendront croyable tout ce que vous pourrez dire de la faim qui nous dévore.

Vous êtes glouton , Barin , dit le chevalier. En disant cela , il prend lui-même quatre truffes d'une main & quelques poignées d'olives de l'autre.

Monsieur , dit Barin , (en prenant

un pigeon au basilique au bout d'une fourchette) quand on m'aura traité de glouton , tout fera dit. Le vin est tiré , il est à la glace : buvons.

Les truffes altèrent. Enguerrand boit un coup : il s'affied , & non tout-à-fait à table , un peu de côté , & met sur son assiette une cuillerée de crème qui paroît très-délicate. Barin va à lui. Je pense , dit-il , que vous mangeriez de la crème sans serviette ? En disant cela , il en déplioit une & la lui mettoit sur les genoux. Puis l'approchant de table : ne vous affeyez donc point comme un enfant.

Voilà Enguerrand assis & installé. Voilà Barin vis-à-vis de lui. Les entrées , le rot , l'entremets , tout fut attaqué dans les règles. Le vin étoit délicieux : on en but. Nos gens étoient si fort occupés qu'ils ne s'apperce-

voient pas de ce qui se passoit autour d'eux.

Barin leva les yeux par hafard. Qu'est-ce que ceci, monfieur ? Nous fommes en cage. Enguerrand regarde à fon tour : ils y étoient en effet. Tandis qu'ils fatisfaisoient fi avidement leur appétit, le pavillon avoit difparu, & il s'étoit formé autour d'eux une belle cage de fil de laiton bien dorée ; comme ils alloient fe récrier fur cette merveille, la cage s'élève de terre, à l'aide d'une poulie, jufqu'au haut d'une branche & y tient.

Le maître & l'écuyer fe regardèrent. Nous avons fait un bon foupper, dit le dernier, gare à la digeftion ; nous fommes pris à la pipée. Jufqu'ici, à confidérer le repas & les barreaux de la cage, tout n'est qu'or & bonne chère ; mais j'appréhende que les cho-

ses n'empirent. Avois-je tort de me défier de ce maudit bois ?

Enguerrand ne répondit rien : Barin se tut à son tour ; tous deux se prirent à rêver. Peu-à-peu les vapeurs du souper , les fumées du vin leur montant à la tête , mirent fin aux réflexions ; & voilà nos deux encagés étendus sur le tapis de turquie , dormant à qui mieux mieux.

Le jour étoit déjà fort avancé , & les rayons du soleil , perçant de toutes parts à travers les feuillages , éclairaient depuis long - temps la cage de nos dormeurs , lorsqu'ils furent éveillés par un caquet bruyant & des éclats de rire très-animés.

Ils se mettent sur leur séant : ils ouvrent les yeux : ils se les frottent , & pensent dormir encore , tant ce qu'ils voient autour d'eux a l'apparence d'un rêve.

La cage , qu'on avoit redescendue , étoit environnée de six femelles. Elles paroissoient être d'espèce humaine. Cependant , à la réserve du col , du visage & des mains , elles étoient couvertes de plumes de la tête aux pieds. Leur physionomie n'avoit rien de rebutant. La plume courte , mince & frisée , qui tenoit la place des cheveux , une touffe placée en aigrette au-dessus du front , formoient en tout une coëffure agréable. Les bras ressembloient à des ailerons , & les jambes présentoient encore un spectacle plus bizarre.

Elles parloient toutes à la fois ; voilà de jolis étourneaux , disoit l'une ! comme ils ont mordu à l'appas , disoit l'autre , en regardant les restes du souper demeurés sur la table ! Trêve à la plaisanterie , dit celle qui paroissoit avoir le plus d'autorité. Puis ,

adreffant la parole à Enguerrand : chevalier, lui dit-elle, je vous rends la liberté au nom de Strigilline, ma maîtresse; mais fous une condition, vous me donnerez la main jufqu'au château qui eft à quelques pas d'ici, & vous y prendrez du repos.

La capitulation fut acceptée. Enguerrand marcha vers le château. Il n'ouvroit pas la bouche; cependant il commençoit à fe faire à l'aventure, qui, jufques-là, ne le menaçoit de rien de fâcheux; il jette les yeux fur les objets qui font autour de lui; il voit des avenues riantes, une campagne agréable, & qui paroît cultivée; d'aflez belles eaux, des points de vue bien ménagés : enfin tout ce qui peut annoncer la demeure d'une perfonne opulente & entendue. Le château ne paroiffoit pas encore. Enfin il fe préfenta, & ne répondit point, du moins

par la forme, aux dehors qui l'avoient annoncé. C'étoit une très - grande cage, flanquée de quatre autres petites, comme le feroit une tour de ses quatre tourillons.

Dès qu'Enguerrand fut entré dans le fallon, où Strigilline l'attendoit, elle se leva, fit deux pas au-devant de lui d'un air obligeant, & lui dit: je compte, chevalier, que vous me pardonnerez une supercherie innocente. Quand on est comme moi, forcée à vivre dans la retraite, on est excusable d'attirer chez soi la bonne compagnie. Hier, l'empressement de voyager vous avoit fait oublier de satisfaire aux besoins les plus essentiels. Je m'aperçus de votre état, & vous fis abandon d'un souper qui n'attendoit personne. Je jugeai même devoir me tenir à l'écart pour jouir de votre surprise, & vous laisser liberté toute

entière : le reste est un jeu de mécanique , dont je me donne quelquefois l'amusement ; mais je prétends que vous en tiriez une petite vengeance , & me mettiez dans le cas de vous prouver que je fais ce qu'on doit d'égards aux gens de votre sorte & de votre mérite.

Enguerrand ne répondit que par des inclinations de tête , & quelques paroles de civilité. Il confidéroit la Fée , car c'en étoit une. Son plumage étoit d'un petit jaune , semblable à celui des serins de Canarie : elle avoit le tour du visage beau , le teint éclatant , la lèvre vermeille , les dents du plus bel émail , l'œil noir , vif , & bien coupé , mais le regard fournois. Ses sourcils arrondis en un très-bel arc , n'étoient point séparés. On voyoit quelque chose de malin dans son sourire , & l'assemblage de tous ses traits

formoit une phyfionomie fpirituelle , piquante & fcélérate.

On fervit un dîner abondant & délicat. Enguerrand n'étoit pas encore à fon aife. Strigilline le combloit d'attentions. Vos yeux , lui difoit-elle , ont peine à fe faire aux objets finguliers qui les frappent. Votre inquiétude & votre curiosité font naturelles : fans doute il y a du myftère , & je ferai charmée que vous me mettiez dans le cas de m'en expliquer franchement avec vous. Nous attendrons que nous foyons un peu plus connus l'un de l'autre. L'inclination naît d'un coup-d'œil ; la confiance fe gagne.

Enguerrand répondit encore avec le même embarras. On deffervit. Il y eut musique , promenade , bal. La Cour emplumée fit preuve de talens dans tous les genres ; Strigilline étala de l'enjouement , des grâces. L'heure du

souper vint. Ce repas fut plus splendide que le dîner, & un peu plus gai. Strigilline vouloit qu'Enguerrand lui fît part des inquiétudes qu'il avoit en se voyant encagé. Il faut, lui disoit-elle, que vous fassiez un petit ouvrage sur ce sujet.... Vous me fixez, Seigneur, pensez-vous être ignoré, & que vos talens connus, bien par-delà Saumur, n'aient point percé dans la forêt de Mont-Grand ? Imaginez-vous qu'il n'entrât rien de personnel dans l'accueil que vous avez reçu, & que je me tinssse autant honorée de toute autre visite que de celle du brave & spirituel Enguerrand ?

Le chevalier fourioit à l'éloge avec modestie. Y auroit-il de l'indiscrétion, poursuivit la fée, à vous prier de nous faire part d'un de ces ouvrages qui jouissent d'une réputation aussi générale ? Enguerrand se fit presser : enfin

il tira ses tablettes de sa poche. Les rires folâtres & désœuvrés; les distractions, les agaceries concertées, les minauderies sans motifs, badinoient encore autour de la table; un coup-d'œil de la fée a reveillé l'attention. Les yeux s'arrêtent, les bouches se composent, les contenance s'arrangent. Le chevalier a saisi d'un coup-d'œil la disposition générale : il prend la parole.

Voici, Madame, un des fruits de mon désœuvrement. Il me coûte peu de travail; j'y attache encore moins d'importance..... Il lit.



L E

DIABLE À QUATRE.

C O N T E.

Quatre héros d'origine gauloise,
Guichard, Odon, Berenger & Tristan,
Furent jadis prisonniers d'un Soudan;
Le mécréant, d'humeur assez courtoise,
Leur dit, guerriers, je brise vos liens;
Vous me devez la moitié de vos biens:
Je m'en rapporte à la foi cavalière;
Embarquez-vous, & vogue la galère:
Nos paladins, satisfaits du traité,
Joieusement s'en revenoient en France;
Mais du projet Aquilon révolté,
De la revoir leur ôte l'espérance:
Deçà, delà, leur vaisseau balotté,
Manquant de tout, sur la côte est jeté.
Heureusement la plage étoit unie;
Les voilà donc à terre en sûreté,
Si l'on pouvoit l'être à Céphalonie,
Pays alors assez mal habité.
Les Gobelins l'avoient en leur puissance,
Et ces lutins malfaisans & rusés

Ne jouoient pas de ces vieux tours usés,
Dont un enfant prévoit la conséquence;
Pour étayer un peu mieux leur crédit,
A la malice ils mêloient de l'esprit.
Nos chevaliers, la bourse dégarnie,
Se voyant là sans linge, sans habit,
Un grand courage, un plus grand appétit,
Cherchent d'abord une maison fournie,
Où leurs besoins pussent être assouvis,
D'un prompt succès leurs désirs sont suivis.
D'un logement à peine ils sont en quête,
Au devant d'eux se présente un vieillard.
Venez chez nous, on vous y fera fête;
J'ai quatre lits, ils sont tous quatre à part.
Très-volontiers, dit Tristan; mais, notre hôte,
De ta maison verrons-nous bien la côte?
Y pouvons-nous épier le hazard
D'un bâtiment qui parte tôt ou tard;
On ne peut mieux, dit l'homme à barbe blanche;
Dans quinze jours nous avons foire franche,
Pour tous les lieux où vous voulez surgir,
Vous trouverez des nochers à choisir.
En attendant, pour prendre patience,
Qu'aimez-vous mieux, vin de Grèce, ou de
France,
Ou d'Italie? on va les mettre au frais.....
Bon, dit Tristan; mais ménagez les frais,
Ou vous pourriez en être pour la mise:
Lors l'aubergiste, ou je m'y connois peu,

Ou près de vous la parole vaut jeu ;
On ne perd rien avec les gens de mise.
C'est très-bien dit , nous te prenons au mot.
Se refuser à tant de courtoisie ,
Dit Berenger , ce feroit fantaisie ;
Fais-nous servir. La chère étoit choisie ,
Et le besoin étant de subrecot ,
Donnoit à tout le goût de l'ambroisie.
La gaieté vient avec les bons propos ;
On alloit loin , quand , d'un ton d'importance ,
Odon leur dit : permettez-moi deux mots.
D'où vient , Messieurs , qu'aujourd'hui l'abon-
dance

Autour de nous semble ici régorgé ?
Moralisons sur cette circonstance :
C'est que le ciel voit avec complaisance
Le beau dessein qui nous fait voyager.
En gens d'honneur nous allons dégager
Notre parole , & revenant de France ,
Mollahs , Dervis , les Soudans , les Imans ,
J'écraserai , comme cette fougère ,
Tous ces magots affublés de turbans.
Il dit & brise en mille éclats son verre.
L'hôte entendoit ce discours en passant ;
Il en ribit sous cap en s'en allant ,
Et cependant le dévot auditoire
Faisoit chorus en demandant à boire.
Après avoir épuisé les flacons ,
Un doux repos leur ferme la paupière ;

Le jour revient, on leur fait bonne chère ;
On boit, on rit, on favoit des chançons ;
On en chantoit, & puis d'intelligence,
On s'en alloit, qui deçà, qui delà,
Sans se jamais demander, qui va-là ?
Ni se parler de retour vers la France.
Mais où font donc ces vaisseaux, ces marchands,
Qui devoient tant aborder sur la côte,
Difoit Tristan ? Il paroît que notre hôte
Ment volontiers pour avoir des chalans.
C'est le métier : d'ailleurs il est bon diable,
Bon cuisinier, d'une humeur agréable ;
Mais j'en oonviens, vous l'avouerez aussi,
Ce n'est pas lui qui nous retient ici,
Et qui nous fait oublier la Patrie ;
Nous avons tous lié notre partie,
Et ce qu'ailleurs on ne croira jamais,
Nous nous taisons, & nous sommes François !
Il a raison, dit Guichard, & j'ai honte
De m'attirer un reproche placé :
Méritons tous le pardon du passé,
En nous rendant un plus fidelle compte :
Voici le mien. Le lendemain du jour,
Où forcément nous avons pris féjour
En ce pays, quelque humeur libertine
Me fait errer dans la forêt voisine.
J'entends un chien au plus épais du bois,
Je l'apperçois : c'étoit une levrette,
J'étends les bras, elle accourt, & s'y jette.

Sur son collier le burin a gravé :

Je suis Finette à Madame Agavé.

Tu feras mienne, oh charmante Finette ?

Lui dis-je alors ; puis venant à penser ,

Combien de pleurs j'allois faire verser ;

Le remord suit , & soudain je projette

De m'informer où demeure Agavé. . . .

Vous voyez bien ce terrain élevé ,

Dit un passant , c'est-là qu'est sa retraite.

Je m'achemine & je suis arrivé.

De peindre au vrai les transports d'Agavé ,

C'est un défi pour un peintre achevé.

Le calme enfin , né de la jouissance ,

Laisse un instant à la reconnoissance ;

On prend alors un ton plus réservé.

Voyez , ami , réglez votre salaire. . . .

Le seul plaisir que je viens de vous faire. . . .

On me regarde , on juge à mon maintien

Que je vaux plus que je n'ai d'apparence ,

Et qu'on peut bien , pour faire connoissance ,

Causer un peu sans parler de son chien.

Voici sur quoi roule notre entretien :

De quels parens , quel pays m'a vu naître ,

Ce que je suis , ce que je voudrois être ?

J'étois tenté de ne déguiser rien ,

Tant deux beaux yeux donnent de confiance ,

Et cependant un reste de prudence ,

A fait , qu'en tout , altérant chaque point ,

Je m'expliquois & ne m'expliquois point.

Sur mon récit j'obtiens pleine croyance,
Dès ce moment je me vois engagé
A la revoir jusqu'au départ pour France,
Sous caution de garder le silence.
Il se fait tard & je prends mon congé;
Mais il n'étoit donné qu'en apparence;
Un demi mot, un coup-d'œil, un souris,
De tous mes vœux, m'ont assuré le prix.
Quel prix encor? Peignez-vous l'innocence,
L'air de fraîcheur, le duvet de l'enfance.
Une paupière ombrageant de grands yeux
Noirs comme jai, coupés comme l'amande,
Taille entre deux, ni petite, ni grande,
Légère, aisée, en un mot faite au tour;
En la voyant vous diriez : *c'est l'Amour....*
Alors Odon interrompant l'histoire,
Mon cher Guichard, c'est trop parler sans boire.
Ton conte est fait, chacun devant le sien,
En abrégé je vais faire le mien.
Les goûts divers font l'agrément du monde;
Le sort m'a fait l'esclave d'une blonde,
Et c'est bien moins l'azur de ses beaux yeux,
Que certain ton, que certaine tournure,
Qui plait en elle; & , pour m'expliquer mieux,
Sous les dehors brillans de la figure,
C'est un roman dont je suis amoureux;
Rien n'est commun, tout tient du merveilleux;
Tout est excès dans l'objet de mes vœux;
Son naturel est hors de la nature :

Un accident lia notre aventure :
 J'étois chasseur , quand je devins amant.
 Je blesse un daim , cependant la blessure
 N'arrête pas le gibier : en courant ,
 Je le poursuis , & tous deux hors d'haleine ,
 Le fauve & moi débouchons dans la plaine.
 Par une foule , au sortir du taillis ,
 Nous nous trouvons tous les deux assaillis.
 Un mot m'apprend le sujet qui l'attire . . .
 Le daim est mort , la pauvre bête expire :
 C'est votre fait , & vous serez puni :
 Madame vient . . . Dans cette conjoncture ,
 Je me trouvois en fâcheuse posture.
 Je fais un plan ; il étoit tout uni :
 Je vois la Dame , & brusquant l'aventure ,
 D'un ton soumis & pourtant assuré ,
 En quatre mots je lui fais mon narré.
 Je me défens , je me plains , je m'accuse ,
 Imputant tout aux caprices du fort.
 Il est heureux d'avoir un petit tort ,
 Quand on fait bien se tirer de l'excuse.
 La mienne prend , on emporte le mort
 Vers le château de la belle Alethuse ;
 La dame fuit , moi-même à pas comptés ,
 Tout en parlant , je marche à ses côtés.
 Propos de guerre & de cavalerie ;
 Géants contraints à demander merci ;
 Tirans vaincus , tournois , joutes , féeries ;
 Je risquois tout , & tout a réussi.

Je m'enivrais en voyant que ma blonde
Fixoit sur moi les plus beaux yeux du monde.
Nous nous quittons en disant à demain ;
Nous faisons mieux, nous nous ferrons la main.
Depuis ce temps... nous voyons à merveille,
Que sur ce plan on a pu s'arranger,
Cria Tristan : Hôte ! apportez bouteille.
A vous les dés, Sire de Berenger.
Ma foi, dit-il, pour ma bonne fortune,
J'ai tout au moins quatre belles dans une,
Et l'on pourroit dire qu'en abrégé,
Dans un objet, c'est un ferrail que j'ai.
Figurez-vous dans la volage Aillie,
Un volatil, un sel, une faillie ;
Esprit & corps, tout est toujours en l'air :
On fairoit bien plutôt un éclair :
C'est la gaieté brillante & continue ;
La passion avec la retenue :
C'est le délire avec tous ses appas,
C'est le bon sens, lorsqu'on ne l'attend pas ;
C'est une humeur qui cède, contraire,
Et fait aimer jusqu'à la bouderie.
Notre hôte un jour m'entendit frédonner :
J'ai, me dit-il, conseil à vous donner.
Vous chantez bien : voyez Madame Aillie,
Elle est affable, elle est jeune & jolie,
De la musique elle est folle à lier.
Où la trouver? ... Derrière ce hallier,
Est le chemin qui vous conduit chez elle...

J'y cours... J'y vole... On m'annonce à la belle,
 Comme un Jongleur qui demande à la voir
 Pour lui donner un plat de son savoir.
 On me reçoit, je réussis, j'enchanter,
 Et l'engouement le lendemain augmente,
 Tant, qu'en trois jours... Alte-là, s'il vous plait,
 Dit le doyen de la joyeuse bande,
 C'étoit Tristan. Messieurs, je vous demande
 De ne point rire en entendant ceci.
 Age, moyens, & défaut de cervelle,
 Vous font donner tous dans la bagatelle;
 Pour moi, je suis corrigé, Dieu merci :
 Je me marie... Il se marie! Un cri
 Part à la fois... Près d'une tête folle,
 Le mariage est dans un grand décri;
 Vous y viendrez un jour, sur ma parole;
 Allons au fait. Calculant à part moi,
 Par où, n'ayant pas au monde une maille,
 Je puis payer ma rançon à ce roi,
 Je me morfond sans trouver rien qui vaille :
 J'ai tout mangé, je deviendrai perclus,
 Courant après d'héroïques merveilles;
 Et je suis las de couper des oreilles,
 Sans en avoir une paire de plus....
 Tout en rêvant sur la voisine plage,
 Je suis surpris tout-à-coup par l'orage.
 Fort près de moi, sur le haut du coteau.
 Heureusement j'apperçois un château.
 J'étois mouillé d'une étrange manière,

Mais

Mais ma maîtresse en est hospitalière,
Pour m'y sécher j'y trouve des secours.
J'y trouve plus, politesse attrayante,
Venant du cœur, ni froide, ni gênante;
Pour abréger en un mot le discours,
Sans ressentir nullement pour la dame,
Ce qu'on appelle une amoureuse flamme,
Dans mon esprit il demeure arrêté
Que j'en dois faire une société.
Elle devient en deux jours mon amie :
Deux jours après nous nous convenons mieux.
Tranchons le mot, nous formons la partie
De nous lier par d'insolubles nœuds;
Ma veuve est fraîche, & fort appétissante,
Et date au plus de quarante à cinquante,
Et si sa taille a beaucoup d'embonpoint,
Le coffre fort ne le lui cède guere;
Ce font d'ailleurs des mœurs, un caractère....
Tristan mari !... Oh! l'on n'en revient point,
Dit Berenger : la farce est trop plaisante,
Nous irons tous y danser la courante.
A quand la nôce? Est-ce tôt, est-ce tard?
Nous y verrons les nieces & les tantes.
Allons, Messieurs, buvons à nos infantes.
A la plus belle, & c'est la mienne, car....
Car, dit Odon, secouant les oreilles,
Sans contredit toutes font des merveilles,
Mais je pourrois ne rien mettre au hasard
En soutenant que la blonde Alethuse....

Voyez un peu comme chacun s'abuse,
Cria Guichard, car moi je vous soutiens...
Allons, Messieurs, dit Tritan, je préviens
Que n'étant point amoureux de la mienne,
Vous y pouvez boire à votre loisir :
Ne tournons point en peine le plaisir,
En disputant sur la mienné ou la tienne.
Buvons à nous, & puis de sens rassis,
Si nous voulons finir cette querelle,
Faisons chacun connoître notre belle,
Sans batailler nous ferons éclaircis.
Si vous voulez me montrer votre titre,
Très-volontiers je ferai votre arbitre.
Pour vous apprendre à vous exécuter,
Tous trois ce soir je veux vous présenter.
Lors Beranger, quoi ! gris comme nous sommes ?
Oui, dit Guichard, c'est un état décent,
Annonçant bien d'honnêtes Gentilshommes.
Le beau sens froid à l'air trop indolent.
Voyons la veuve : elle doit être belle.
Que je lui jure un amour innocent ;
C'est la raison, c'est le pur sentiment ;
C'est le respect qui m'entraînent vers elle,
Oh ! doucement, dit Tristan, mes amis,
Soyez ici moins tendres que polis.
Voici l'instant où mon auguste Dame,
Sous un berceau, dans le fond d'un jardin,
Rêve à l'écart à sa pudique flamme ;
Par quatre endroits nous entrerons soudain.

Qui, dit Odon, j'aime assez l'entreprise....
Par quatre endroits! c'est comme une surprise,
Le plan est fait, on se prend sous le bras,
Vers le berceau l'on accourt à grands pas.
Au même instant chacun d'eux se recrie :
C'est Alethuse. — Agavé. — C'est Aillie. —
Non, c'est ma veuve, & vous êtes tous gris. —
Non, il est clair que c'est mon étourdie. —
Eh! non, non, non, c'est ma blonde Afadie.
N'approchez pas, ou bien, ventre-saint-gris...
Oh! dit Tristan, nous allons donc nous battre!
Soyons, Messieurs, un peu plus mesurés;
Nous nous croyons des amans préférés,
Et nous avons à nous le diable à quatre;
Je vous en livre à chacun votre quart.
Lors du fourreau tirant son braquemart;
Il veut frapper la fausse créature.
Le glaive siffle, & ne coupe que l'air,
Et le phantôme a l'égal de l'éclair
A disparu. Confus de l'aventure,
Sur des rochers dépouillés de verdure,
Nos Paladins demeurent isolés.
Hôte, châteaux, tout n'étoit qu'imposture :
Et les lutins ont levé la tenture,
Qui tapissoit ces climats désolés.



Enguerrand finit fa lecture , & reçut de Strigilline & des dames de fa cour des éloges les moins ménagés. Il devint d'une humeur charmante , trouva le repas trop court. Enfin on fe lève de table. Il donne la main à la fée pour la conduire chez elle , & revint dans l'appartement qu'on avoit préparé pour lui.

En vérité , dit-il à Barin , dès qu'ils furent feuls , aux plumes près , ces femmes - ci font d'un très-bon ton ; que vous en semble , Barin ? Je ne me connois pas en ton , répondit l'écuyer , mais nous ne mourons pas de faim dans cette auberge , & pour peu que votre porte - feuille foit meublé , vous n'y mourrez pas d'ennui... Mais vous les observiez , Barin , pensez-vous qu'elles aient été contentes ? Oui , Monsieur , elles auront trouvé votre profe fort belle Ignorant ! c'étoit

des vers que je leur lisois.... Monsieur, je prends quelquefois votre prose pour des vers. Je puis bien prendre vos vers pour de la prose. On ne connoît rien aux ouvrages de vous autres, Messieurs, les gens de qualité : mais : mais, Monsieur, nous sommes-nous mis en route avec tant de hâte pour venir écouter ici les fleurettes de ces dames à plumage, & leur dire.... Non assurément, Barin, il a fallu répondre aux politesses que nous avons reçues; c'étoit une sorte de nécessité, mais nous ferons à cheval avant le jour, & nous y ferions déjà si le chemin nous étoit connu. La conversation finie, le maître, l'écuyer se couchèrent & s'endormirent.

Tout reposoit encore dans le palais de Strigilline, & déjà Enguerrand tiroit son écuyer par le bras, sans pouvoir l'arracher au sommeil. Enfin il le jette

hors du lit. Barin, lui dit-il, n'avez-vous pas honte de dormir encore?

Encore! reprit l'écuyer, réveillé par la chute qu'il venoit de faire, & par la fraîcheur du parquet, je ne faisois que commencer; & où prétendez-vous aller? Il est nuit noire.

Où nous allons, dit Enguerrand? & que ferons-nous en demeurant ici plus long-temps? Où est Ollivier? Ses ennemis couvrent la campagne; il n'a nul secours à espérer que ceux qu'il peut attendre de moi. J'ai perdu tout un jour, Barin, un jour que je devois à l'honneur & à l'amitié. Que penseroit Agnès de ma froideur à servir son amant? Qu'en penseroit Fleur-de-Mirte?

Vos raisons sont des meilleures, Monsieur, mais je ne présume pas qu'il soit facile de se tirer à tâtons de l'endroit où nous sommes.

Je veux me presser de partir, disoit Enguerrand, pour réparer le temps perdu, & me soustraire à l'embarras des civilités auxquelles il ne m'est pas permis de répondre; en parlant ainsi, le chevalier prend ses armes; Barin s'habille; ils sortent: ils sont à cheval & s'engagent dans la première route qui s'offre à eux dans l'obscurité.

Tous ces environs-ci doivent être habités, disoit le Paladin, & supposé que nous nous égarions, nous trouverons au point du jour des gens qui nous remettront dans notre chemin. Là-dessus il presse son cheval, & l'écuyer le suit sans proférer une parole.

Ils marchaient depuis près de deux heures au grand trot, lorsque le crépuscule commença à leur donner lieu de discerner, quoique confusément, les objets.

Ils côtoient les murs d'un jardin

qui leur paroissoit très - vaste , ils passent contre des bâtimens qui devoient être selon l'apparence les servitudes d'une grande maison : ils font quelques pas de plus , se trouvent à la porte d'un château , & se reconnoissent alors. C'étoit celui de Strigilline.

Il faut , dit Enguerrand , que nous nous soyons détournés de la première route que nous avons prise , & qui ne devoit pas nous conduire ici , puisqu'elle en partoît ; mais à ce coup nous ne nous égarerons plus , grâces au ciel : voilà le jour qui paroît.

Le chemin que nos voyageurs suivirent alors , étoit pratiqué à travers une forêt très-épaisse. Les rayons du soleil n'y pouvoient percer , & il étoit impossible à la vue de s'y étendre ; enfin , après une heure & demie de marche , la forêt commence à s'éclaircir : nos voyageurs voient une campagne habi-

tée , se trouvent dans une avenue qui les conduit en droiture à un château. C'étoit celui de Strigilline.

Quoi , dit Barin , nous ne perdrons jamais de vue cette maudite cage ? Observez , lui dit Enguerrand , que nous sommes dans la même route par laquelle nous abordâmes hier ; je ne fais comment je ne l'ai point reconnue plutôt , retournons sur nos pas ; & nous trouverons le sentier qui doit aboutir à ce pavillon , sous lequel nous avons passé la nuit qui a précédé celle-ci. . . . Je crois entrevoir ce sentier. En effet , il s'en présentoit un. Le chevalier s'y engage avec confiance ; pour le coup , dit-il à son écuyer , je pense que nous en ferons bientôt dehors ; vous le pensez , Monsieur , & moi je le souhaite , répondit Barin.

Après deux heures d'une course fort pressée , le maître & l'écuyer se trou-

vent dans une route spacieuse , ils approchent d'un endroit qui paroît très-habité. Déjà ils entendent le bruit des chiens , le chant des coqs , le hennissement des chevaux ; enfin , ils trouvent de vastes écuries ; mais c'étoient celles du palais de Strigilline.

Le soleil avoit déjà franchi la moitié de sa carrière , le maître & l'écuyer bouilloient d'impatience ; les chevaux étoient harassés. Un petit page couvert de plumes de fanfonnet aborde Enguerrand. Seigneur chevalier , lui dit-il , votre promenade a été longue ; il est temps que vous preniez de la nourriture & du repos , ma maîtresse vous attend.

Enguerrand & Barin se regardèrent. Quel parti prendre , disoit le maître ? Effectivement , répondit l'écuyer , nous avons à choisir ; rentrons doucement , mettons-nous bien dans la tête que

nous ne fortirons d'ici que sous le bon plaisir de la dame du lieu. Quoi! vous prétendriez, dit Enguerrand, qu'on voudroit me tenir ici malgré moi? Je n'ai pas de prétentions, dit l'écuyer; mais il faut que vous ayez été bien diftrait pour que rien ne vous ait frappé; la dame du château a des regards brûlans, tant d'affecteries, d'ailleurs, dans les attentions qu'on a pour vous, tant de fadeurs dans les louanges que l'on vous donne! Sachons donc ce qu'on nous veut, dit Enguerrand. Il rentre dans son appartement, se défarme, & va saluer Strigilline. Il avoit l'air froid & contraint.

Il faut, Seigneur, lui dit la Fée, que vous vous défiez de mes cuisiniers. Vous vouliez sans doute gagner de l'appétit; c'est ce qui vous aura engagé à prendre l'air de si bonne heure. Je pensois qu'ayant besoin de repos, vous

n'auriez pas dû fortir ce matin ; sans cela mes équipages se fussent tenus prêts , & l'on vous eût donné le plaisir de la chasse.

Enguerrand répondit à cette politesse par quelques propos vagues , & l'on servit le dîner. La fée fit ce qu'elle put pour le rendre amusant , & insinua au chevalier un plan de vie , qu'il pourroit suivre , si le séjour du château lui étoit agréable. Aimeroit-il la lecture ; on auroit des manuscrits rares & curieux. Auroit-il du goût pour la musique ou les spectacles ; on auroit autour de soi , quoiqu'en petit nombre , des talens dans tous les genres , & surtout des gens uniques pour les décorations & les machines.

A ces offres , à mille agaceries qui les accompagnoient , Enguerrand pensa devoir répondre d'un ton sérieux. Votre palais , Madame , renferme tout
ce

ce qui peut piquer le goût d'un homme délicat , connoisseur & sensible ; fasse le ciel qu'un heureux loisir me permette de venir me livrer un jour aux charmes de la vie tranquille & délicieuse que vous m'offrez , & vous témoigner l'étendue de la reconnoissance qu'un accueil aussi rempli de bontés m'inspire ! Mais aujourd'hui je me borne à obtenir une seule grâce de vous. Les devoirs les plus sérieux , les intérêts les plus chers , m'appeloient du côté de la Bretagne , lorsque je fis l'heureuse rencontre à laquelle je dois le bonheur de vous connoître. Permettez que je reprenne ma route : permettez Le chevalier n'eut pas le temps d'achever sa tirade , les yeux de Strigilline devinrent humides , une pâleur soudaine ternit les roses de son teint ; elle se lève , & va cacher dans

son appartement son dépit, son désordre & son embarras.

Enguerrand étoit passé dans le jardin pour s'entretenir avec son écuyer. Ils n'avoient pas fait quatre pas, que Badine, confidente de la Fée, vint les y joindre. Vous me pardonnerez, dit-elle au chevalier, si j'interromps votre solitude; mais, Seigneur, il me semble que vous avez peu de ménagement pour nous. Vous pouvez vous être aperçu du plaisir que cause ici votre présence: cependant vous n'êtes occupé que de votre départ.

Madame, reprit Enguerrand, je ressens le prix de l'accueil que je reçois, & celui des plaisirs auxquels je m'arrache, mais mon devoir.... Laissons ce prétexte, dit Badine. J'ai un mot à vous dire, qui fait oublier bien des devoirs plus essentiels que ceux que vous vous supposez. Ma

maitresse vous aime.... Je suis donc bien malheureux..... Malheureux ! repliqua Badine ; je ne reviens point de ma surprise. Il faut convenir que rien n'est aussi trompeur que les réputations , & sur la foi de la vôtre , je n'eusse jamais pensé qu'une déclaration d'amour de la part d'une très - jolie femme , dût vous percer le cœur.....

Je n'y puis répondre , Madame , & c'est ce qui me désespère ; je me manquerois à moi-même , en manquant à ce que je dois , & il m'en coûteroit une fauffeté ou une trahison.

Je crois vous entendre , reprit Badine , vous pensez qu'un certain homme , que vous allez chercher où il n'est pas , a bien besoin de vous , & on vous assure d'avance que vous pouvez dormir tranquille sur son compte. Vous craignez d'aller jurer à ma maitresse des choses que vous ne sentirez

pas exactement ; & depuis quand êtes-vous sujet à de semblables scrupules ? Jurez , Seigneur , jurez hardiment , & pour le prix du serment , un peu hasardé , que vous aurez fait , je vous promets des faveurs qui vous arracheront , dès demain , les protestations les plus sincères. Je fais qu'il y a encore quelque chose qui vous tient au cœur. Vous avez une intrigue bourgeoise ; on dit que la jeune personne est très-jolie , blonde à l'excès , le nez relevé , d'un incarnat tant soit peu vif. Vous rougissez ! vous êtes surpris de nous voir aussi bien instruites de vos affaires , peut-être êtes-vous honteux ? Sont-ce-là les raisons qui vous font dédaigner le bien qui vous est offert ? Rentrez , Seigneur , rentrez dans votre caractère , & pour d'aussi minces intérêts , ne négligez pas une fortune qui feroit le bonheur de mille autres ; ne

livrez pas aux malheurs d'une passion inutile & rebutée une femme charmante qui sacrifie tout pour vous rendre heureux. Je l'ai laissée dans la douleur & dans les larmes, il vous est libre de venir les effuyer; consultez-vous; rêvez, Seigneur, rêvez à Strigilline : elle ne pourra qu'y gagner. Prenez vos tablettes, ornez-les de quelques petits vers tendres dont elle soit le sujet. Je ne dois point vous cacher que les productions de votre esprit feront après le don de votre cœur, ce qui pourra le plus la flatter. En finissant ainsi, Badine fit une profonde révérence & se retira.

Enguerrand & Barin continuèrent quelque temps à se promener en silence. Enfin l'écuyer le rompit. Pensez-vous, Monsieur, que cette demoiselle intrigante en soit à son coup d'essai? Je la trouve, à bien des égards, un peu

trop habile... Eh bien, répondit le chevalier, que ferons-nous.... Des vers, Monsieur, des vers.... Que je fasse des vers ! répliqua le maître, d'un ton d'humeur, vous plaisantez bien mal à propos. Je ne plaisante point, repartit l'écuyer : vous en avez fait tant de fois à propos de rien ; faites-en maintenant, vous avez de la matière ; voilà de beaux yeux, de l'amour, des soupirs, de la passion, des larmes, des reproches, la jalousie.

Que je fasse des vers ! repliquoit Enguerrand ; j'ai bien l'esprit dans une position assez tranquille... Soit : n'en faites pas, disoit Barin, mais ouvrez votre porte-feuille, cherchez-en de tout faits, & faites-les servir en changeant l'adresse.

J'y consens, dit le chevalier, toujours du même ton ; voyez dans mes

pièces détachées, & si vous y trouvez des vers que j'aie faits pour quelqu'oisson, je vous permets d'en tirer copie, & de les porter à votre dame couverte de plumes. Vous êtes extravagant, & moi bien malheureux d'avoir inspiré cette passion ridicule....

Votre plus grand malheur, Monsieur, n'est pas d'être aimé. Ce grand amour qu'on vous porte, ce qu'on dit ici, ce qu'on y fait, me paroissent des songes, dont j'appréhende beaucoup le réveil. Je me défie de tout, & il faut que j'aie bien peur de mourir de faim pour y manger comme je fais.

Remontons à cheval, dit Enguerand, sortons d'ici tout-à-l'heure.... Et vous pensez, Monsieur, que nous y verrons plus clair que ce matin? Ne vous appercevez-vous pas que nous sommes dans un labyrinthe dont, peut-être, le diable seul a le fil... Je veux

parler à cette femme, reprit Enguerrand, & essayer de lui faire entendre raison..... Vous en avez sans doute trouvé beaucoup qui l'ont entendue, reprit Barin; mais je vous cautionne que celle-ci est tout au plus disposée à écouter ce que pourront lui inspirer ses dispositions naturelles, son goût ou sa fantaisie; parlez ce langage, si vous voulez que l'on vous écoute. Donnez au moins des paroles flatteuses, quoiqu'il en puisse coûter à votre franchise, & surtout, bannissez de votre extérieur ce trop de réserve, qui pourroit tenir la dame en garde contre vous. Cependant je me promènerai dans les environs: on me laissera sans doute cette liberté, car je ne vaud pas trop la peine que l'on m'observe, & peut-être trouverai-je une issue par où nous pourrons nous évader.

Enguerrand prend enfin son parti,

il se rend à l'appartement de la dame ;
Badine le prend par la main & le conduit jusqu'au chevet du lit.

Barin étoit déjà descendu dans les jardins , & se préparoit à gagner la campagne ; mais il ne fut pas peu surpris , en jetant les yeux vers le château , de rencontrer ceux de son maître , qui se promenoit sur une petite terrasse régissant le long de son appartement.

L'écuyer revint brusquement sur ses pas. J'augure mal de votre entrevue , dit-il au chevalier , en l'abordant : elle a été trop courte , ou la dame n'a pas été visible , ou vous avez été mal reçu. . . .

Je l'ai vue , Barin , je lui ai parlé. Elle est dans son lit. Soit que l'agitation de son ame prête de nouvelles couleurs à son teint ; soit que le sentiment dont elle est occupée donne

plus d'expression à ses yeux ; soit que le demi-jour dans lequel elle s'est laissée voir à moi ait flatté ses traits & sa peau, ou que le drap, par qui la plume est voilée, ne m'ait permis de voir que ce qui est naturel & aimable, Strigilline m'a paru vraiment belle mais... mais, dit l'écuyer...

Elle m'a pris la main, me l'a serrée.... Eh bien, Monsieur?...

Nous ne disions rien, elle a fait un mouvement, comme pour m'attirer à elle.... Vous vous ferez laissé aller? Non, Barin; te l'avouerais-je? Tout en la trouvant belle, j'ai senti tout-à-coup une répugnance insurmontable, j'ai.... Qu'aurez-vous fait, Monsieur?... J'ai retiré ma main, & même avec un mouvement assez brusque.... Mais vous deviez parler; l'avez-vous fait? Je pense qu'oui, Barin, mais je ne fais trop ce que je

puis lui avoir dit, je crois que j'ai battu la campagne; tout-à-coup elle a appelé ses femmes, & je me suis évadé.

Ah! mon cher maître! dit Barin, vous êtes sûrement enforcélé; depuis que vous êtes ici, vous n'avez rien fait ni dit qui fût à propos. Je suis dans des frayeurs que je ne puis vous décrire.

Ils en étoient - là de leur entretien, quand Badine entra d'un air aisé. Seigneur chevalier, dit-elle à Enguerrand, ma maîtresse pense que vous êtes incommodé; elle vous envoie cette pommade: c'est un excellent spécifique.

Enguerrand voulut se défendre sur l'indisposition qu'on lui supposoit; non, Seigneur, votre santé n'est pas bonne, lui disoit toujours Badine avec un sourire méchant, & je ne pense

pas que votre écuyer soit bien sain ; deshabillez-vous l'un & l'autre , je vous frotterai moi-même avec l'essence dont cette fiole est remplie ; elle est merveilleuse. On juge bien que le chevalier refusa la proposition. Vous voulez donc , lui dit Badine , nous causer des chagrins de toutes les espèces. Nous avons des raisons de craindre pour votre santé , & nous allons douter de votre courtoisie. Faites ce qu'il faut pour vous rétablir , Seigneur , secondez l'intérêt qu'on veut bien prendre à vous. Vous ne voudriez pas , continua-t-elle , contraindre des femmes à vous faire violence pour votre bien. Cependant j'ai les ordres les plus positifs de ne point vous quitter que vous ne m'ayez laissé remplir le petit ministère dont je suis chargée : vous pouvez d'ailleurs vous reposer sur mon adresse.

Enguerrand

Enguerrand perdoit patience. Barin, dit-il, qu'on selle les chevaux, je ne faurois supporter plus long-temps d'aussi fades plaifanteries.

Barin veut fortir. Badine l'arrête. Vous n'en ferez rien, gentil écuyer, lui dit-elle, ne voyez-vous pas que votre maître a des caprices ? Déshabillez-le, & aidez-nous à lui faire entendre raison.

Barin vouloit fortir ; mais il se fentit ferrer la main d'une telle force, que la douleur & la furprife lui firent jeter un grand cri : à ce cri l'appartement se trouve rempli par les femmes de Strigilline : elles entourent le maître & l'écuyer. On ôte à Enguerrand fon baudrier & fon écharpe, avant qu'il ait le temps de s'y opposer, & déjà l'écuyer a quitté fon pourpoint, fans attendre qu'on l'en prie ; mais qui pourroit peindre la colère de l'amant.

de Fleur-de-Mirte, lorsqu'il s'aperçut qu'on lui faisoit violence & qu'on le déshabilloit malgré lui. D'abord, croyant devoir des ménagemens à des femmes, il ne fait que repousser, quoique assez rudement, celles qui l'environnoient; mais bientôt sentant la force des bras & le tranchant des ongles de ces fausses femelles, il oppose violence à violence, & cherche à se venger des atteintes par les coups. Ses habits volent de toutes parts en lambeaux : l'air s'obscurcit des plumes qu'il arrache par touffes à ses adversaires, partout où son poignet nerveux put s'accrocher. L'appartement retentit de rires forcés, de cris de femmes & d'imprécations militaires.

Enguerrand se défendoit bien; mais le combat étoit trop inégal; après une résistance digne de son courage, le Paladin mis à nud, renversé sur le

parquet, est frotté de la tête aux pieds de la drogue fatale; enfin on le laisse privé de sentiment, à côté de son fidelle écuyer, qui, après s'être fait donner quelques coups de griffes en essayant de se défendre, s'étoit laissé déshabiller & froter, avec toute la patience imaginable.





C H A N T III.

INARE, au fond d'une fosse dont la profondeur empêche que les gens demeurés sur le bord ne puissent lui donner du secours, éclate, tonne, blasphème, écume. Enfin, vers le milieu de la nuit, les payfans qu'on a été chercher arrivent avec des échelles & des cordes : on l'attache, on le retire, on le transporte sur un brancard dans un hameau qui étoit à peu de distance.

Un chirurgien arrive : on visite les contusions, on y met un appareil ; les douleurs vives commencent à se faire sentir, la fièvre s'y joint ; mais de ces fièvres aiguës & violentes, telles qu'il s'en allume dans les tempéramens

bilieux : l'impatience en précipite , en aggrave les redoublemens.

Les couriers partent pour Tours , ils ramènent avec eux les médecins de la comtesse. Mais le mal eut toujours son période , & il fallut qu'Inare passât quinze jours dans une aussi désagréable situation , avant de pouvoir monter à cheval.

Une indisposition aussi sérieuse , aussi longue , auroit dû ralentir en lui la passion qui le portoit à chercher Ollivier ; mais quand la haine s'est logée dans une ame de cette trempe , elle s'y affied & s'y cramponne.

Etoit-il dans le délire , il ne parloit que d'Ollivier ; la fièvre lui donnoit-elle du relâche , il s'informoit d'Ollivier. En a-t-on des nouvelles à Tours ? Est-il arrêté ? Par où s'est-il enfui ? Personne ne l'auroit-il vu passer ?

Il faisoit faire des perquisitions de

toutes parts , & quoiqu'avare , répandoit l'or à pleines mains.

Un homme qui paye bien , est ordinairement bien servi. Les bateliers qui avoient conduit Ollivier jusqu'à Nantes revinrent, furent trouver Inare, & pour son argent , lui firent un portrait bien exact de l'homme qui avoit freté leur bâtiment.

Cette découverte valut au malade plus que tous les secours de la pharmacie : il recouvre ses forces & part sur le champ pour la Bretagne , ne doutant point que le duc Richard ne dût se prêter à la vengeance du comte de Tours , son allié.

Les voyages d'Inare étoient des courses. Il est déjà aux portes de Nantes : la flotte que commandoit Stenon venoit de mettre à la voile. Le duc Richard & sa cour étoient occupés à voir un tournoi dont ce prince don-

noit le plaisir aux dames; Rollond, le plus jeune de ses fils, nouvellement armé chevalier, en étoit le tenant.

Inare, instruit de cette nouvelle, fait tirer de ses équipages ses plus belles livrées, les fait prendre à ses pages, se panache de plumes & de rubans rouges & jaunes, arbore une soubre-veste chargée d'une large croix des mêmes couleurs, se présente à la barrière en faisant crier par sa suite; faites place au seigneur comte Inare.

La foule s'écarte, la voix passe de bouche en bouche jusqu'aux hérauts d'armes; de-là dans les balcons, sur les amphitéâtres. Place, place, crioit-on, au seigneur comte Inare.

On se demandoit, connoissez-vous M. le comte d'Inare? Il aura beau se faire annoncer, répondoit-on, il arrivera toujours incognito.

Il a pris la croix contre nous, disoit

l'un, est-ce qu'il nous prend pour des Turcs?

Les femmes trouvoient que le gros rouge & le gros jaunè, ces couleurs fortes, s'affortissoient à merveille à la taille épaisse du cheval & du chevalier.

Cependant Inare étoit en dedans de la barrière, & la visière basse, une lance grosse comme une antenne sur la cuisse; il attendoit que le tenant vint lui faire tête; il n'eut pas le temps de s'impatienter; Rollond parut. Il avoit à peine dix-huit ans; sa taille étoit aisée, légère & bien prise, il montoit un cheval plein de feu, qu'il manioit avec adresse.

La trompette sonne. Les deux champions prennent du champ & courent l'un contre l'autre; mais l'énorme cheval normand qui portoit Inare ne partit qu'au grand trot. Rollond fond

sur le Tourangeau comme un éclair, évite le coup que celui-ci lui portoit, le frappe si adroitement qu'il lui fit perdre l'équilibre, l'enlève de la selle, & l'envoie à dix pas de sa monture.

Rollond, après ce beau coup, achève de fournir sa carrière avec la même aisance, & retourne se placer à la tête de la lice auprès des juges du camp.

Inare se relève furieux, & ne trouvant point auprès de lui l'adversaire qui l'a terrassé, il s'en prend à son propre cheval, se rue sur lui & l'assomme d'un coup de poing.

A ce trait, dans les balcons, en dedans, en-dehors de la barrière, dans la campagne, tout le monde s'écrie, & tout-à-la-fois : vive, vive M. le comte d'Inare, il a fait un beau coup de poing!

Le Tourangeau roule des yeux ha-

gards & furibonds : les juges du camp s'approchent de lui pour s'informer s'il ne se trouve pas incommodé de sa chute; d'autres, s'il n'auroit pas faussé son gantelet. Inare perdoit patience; heureusement le duc Richard arriva sur la place, il avoit appris que le chevalier, aux dépens duquel on plaisantoit, étoit le fils de la comtesse de Tours; il crut devoir empêcher qu'on ne pousât le badinage trop loin, & pensant devoir des égards à ce nouveau venu, il s'empressa à lui faire oublier, à force de politesses, tout ce que cette journée avoit eu jusques-là de mortifiant.

Inare se remit un peu à l'approche du duc. Seigneur, lui dit-il, le chevalier tenant est bien heureux que mon cheval m'ait manqué.

J'en suis persuadé, seigneur, lui répondit le duc; mais je vous prie de

vouloir bien oublier cette petite disgrâce , & la pardonner à celui qui en est la cause innocente. Si la fortune a donné à mon fils ce petit avantage sur vous , c'est l'effet d'un caprice ; il ne doit rien ajouter à son orgueil , comme il n'ôte rien à votre gloire. Venez , seigneur , & permettez qu'il se joigne à moi , pour m'aider à vous convaincre du cas que nous faisons de la valeur & du mérite dans le fils de l'illustre comtesse de Tours.

A ce compliment flatteur le Tourangeau se retourna , par l'effet d'un mouvement habituel , il regardoit si le gouverneur qui jadis lui dictoit ses réponses , n'étoit pas encore derrière lui , & ne le voyant pas , il gémit du malheur d'être émancipé à vingt-cinq ans ; & , sans proférer une parole , suivit , avec une démarche stupide , le

108 O L L I V I E R ,
duc Richard jusques dans le château
de Nantes.

La passion qui maîtrisoit le Tourangeau, le trahit. Il laissa voir toute la bassesse de son ame à la première occasion qu'il eut d'entretenir le prince. Il s'exhala en invectives & en injures contre Ollivier, prétendit favoir que ce chevalier étoit venu chercher un asyle à Nantes, que cet asyle ne pouvoit être ignoré, & ajouta que Richard ne pouvoit se dispenser de lui remettre ce coupable entre les mains.

Je fais, repartit le duc, les justes raisons que le comte de Tours, mon allié, a de se plaindre de cet Ollivier, dont la recherche occasionne ici votre voyage. Je connois ce chevalier : il est frère d'armes de mon fils Stenon, & il faut convenir, qu'avant la faute dans laquelle il vient malheureusement de tomber, il avoit la réputation d'un
cavalier

cavalier accompli, & que rien n'en démentoit en lui le caractère.

Inare entendoit impatiemment parler de son ennemi avec réserve, & même avec éloge. Un gentilhomme obscur, disoit-il, qui devoit son existence au comte Sigismond, dont il avoit été le domestique : un homme de cet état, qu'un peu de bonheur & des préventions trop favorables avoient distingué mal-à-propos de la foule, s'oublier au point de commettre un pareil attentat ! Non, continuoit-il, il ne doit trouver de la protection nulle part, le droit des gens y est intéressé.

Je ne suis, répondit Richard, ni son patron, ni son juge. Je fais, si son malheur vouloit qu'il se fût retiré sur les terres de ma domination, à quoi m'obligeroient les devoirs de l'alliance & de l'amitié; mais on vous a

trompé, seigneur, Ollivier n'est point à Nantes, ni dans toute la Bretagne. Ce n'est pas un homme qui puisse y demeurer obscur; cependant, si vous ne prenez pas assez d'assurance sur ma parole, voyez vous-même, informez-vous. Sigismond doit compter sur mon amitié, mes secours & mes services, quels que soient les motifs qui l'engagent à y avoir recours.

La réponse du duc auroit satisfait tout autre qu'Inare; mais le Tourangeau la prenant pour une défaite, persuadé qu'on trahissoit sa querelle en ne la servant pas avec toute la chaleur de la jalousie, du ressentiment & de la haine, témoigna son mécontentement, & résolut de répandre des espions jusques dans le palais, pour y vérifier les soupçons qu'il avoit conçus.

Cependant Richard continuoit de

le traiter avec distinction ; & dans le dessein d'étaler son goût & sa magnificence, en faisant honneur au fils de Frédegilde, il annonça qu'il donneroit un bal, dont ce chevalier & la princesse de Bretagne sa fille auroient tous les honneurs.

Aglaé, fille d'un puissant souverain, princesse en qui l'éclat des charmes & des vertus relevoit celui de la naissance, étoit l'objet des vœux de tous les cœurs faits pour aspirer à sa conquête. Mais qui pourroit peindre l'extravagant orgueil du Tourangeau, quand il se vit le héros d'une semblable fête, & le chevalier d'une dame d'aussi haut parage ? Il ne vit plus d'honneurs auxquels il ne pût raisonnablement prétendre, & résolut de donner, en sa personne, un amant d'importance à la princesse de Bretagne,

& un rival redoutable aux douze pairs de France.

Les dépenses qu'il fit pour se montrer dans cette fête, firent paroître dans tout leur lustre son avare profusion & son mauvais goût. Les courtisans Bretons applaudissoient malignement ; Rollond, fils du duc, ne fut pas le dernier à faire remarquer aux femmes de la cour qu'on ne se mettoit nulle part comme en Touraine.

L'ombrageux Tourangeau avoit la plus forte envie de lui rompre en visière ; mais l'assemblée étoit complète ; la cour étoit placée ; la symphonie se faisoit entendre ; il falloit ouvrir le bal. Inare se voit contraint à danser : il danse.

On voit cette masse pesante, inanimée, se traîner autour du fallon, embarrassée de ses mains, le corps déhanché, la tête de travers, l'oreille

au dépourvu, l'œil égaré, la bouche béante. On voit d'un autre côté la princesse de Bretagne, réunir à la précision la grâce, l'aisance & la légèreté ; mais bientôt on cesse d'admirer & de rire ; car le bal en commençant, prend fin par un événement aussi fâcheux que ridicule.

Inare, en s'approchant trop près, s'embarasse dans la queue de la robe ; la princesse tombe : le Tourangeau trébuche lui-même, & fait une chûte si lourde, que le fallon en est ébranlé. On accourt pour donner la main à la fille de Richard. Cependant Inare se relevant avec la même mal-adresse, porte la parole à Aglaé. Je suis mortifié de l'accident, Madame ; mais c'est votre faute : vous n'auriez pas dû tourner si court.

Votre excuse n'est pas galante, chevalier, repliqua Rollond, qui s'étoit

avancé pour donner du secours à sa sœur. Je la maintiens vraie envers & contre tous, répondit Inare, d'un ton brusque & d'un air enflammé; en même temps il arrache par morceaux son gand, qu'il ne peut parvenir à se tirer de la main, & le jette au milieu de l'assemblée.

Rollond ramasse le gand. Le Tourangeau lui lance des regards menaçans. On s'empresse pour arrêter les suites d'une affaire aussi étrange. Des seigneurs, que leur dignité & leur âge mettoient en droit de parler, veulent remonter au fils de la comtesse de Tours le travers qu'il va se donner, l'insulte qu'il fait à Richard; le furibon Inare n'écoute pas, il ne répond rien. Il cherche à rencontrer les yeux de son adverfaire; je le lui soutiendrai, dit-il, nous nous verrons à pied, & j'aurai ma revanche.

Cependant on transporte Aglaé dans son appartement. Le duc se retire suivi de Rollond. L'assemblée se dissipe : on laisse le champ de bataille à Inare, qui se promenoit encore à grands pas dans le fallon, en lançant au ciel des regards furieux, si les valets du château ne fussent venus pour éteindre les bougies & fermer les portes.

Enfin le Tourangeau se retire, & pensant après l'insulte qu'il croit avoir reçue, ne devoir plus occuper un appartement dans le palais du duc Richard, il envoie ordre à ses équipages d'en sortir, & va chercher un logement dans la ville.

On prévoit la suite de cette aventure. Les écuyers sont en route de part & d'autre; les cartels, les réponses vont leur chemin. Le combat devoit être seul-à-seul; car où le fils de Frédegilde auroit-il pu trouver un

second ? Le duc gémit de voir son fils engagé dans cette ridicule affaire ; mais le point d'honneur est impérieux. Le jour, le champ, les armes, les juges, tout est convenu ; les combattans sont en présence ; personne ne tremble pour Rollond. Au second coup que lui porte Inare, le prince Breton vient au défarmement, lui fait le poignet, lui donne le croc en jambe, & le terrasse. Alors Inare, que les passions les plus cruelles égarent, saisit un poignard dont il se trouvoit muni, contre la règle du combat, & cherche à en frapper son vainqueur. Les juges du camp accourent, indignés de cette lâcheté, on sépare les combattans. Inare, déclaré indigne de la chevalerie, dépouillé de ses armes, banni des Etats du duc, est conduit par la garde hors des portes de la ville.

Il faut avoir de l'ame pour mourir

de douleur ou de honte. Le Tourangeau ne connoît point ces excès. C'est la fureur, c'est la frénésie, c'est la rage qui le dominant. Il traverse en brigand la Bretagne, il insulte, il viole, il incendie; le cri des peuples porte bientôt aux oreilles du souverain des attentats dont son devoir l'oblige à tirer vengeance; mais celui qui les a commis s'est dérobé par la promptitude de sa marche aux troupes qu'on envoie de tous côtés pour l'arrêter.

Au sortir de la Bretagne, il ne prit pas le chemin de Tours. Il congédie la plus grande partie de ses équipages, & dirige sa route par la Provence, résolu d'aller tenter fortune en Asie, s'il ne trouvoit pas à s'établir dans la Grèce; car il espéroit qu'il pourroit bien, en passant, se faire couronner à Bizance, ou tout au moins à Trébizonde.

Comme il suivoit vivement l'exécution de ses projets, il eut bientôt traversé le Poitou, le Limousin, l'Auvergne & le Languedoc; il passe le Rhône, & delà, suivant le cours de la Durance, il comptoit prendre sa route par Cavaillon, pour se rendre au port de Marseille, lorsqu'il fit rencontre d'une dame éplorée qui lui demanda son assistance.

Levez-vous, Madame, dit Inare, & faites-nous part du sujet que vous avez de crier si fort.

Ah! seigneur, répondit la dame, ma sœur Alérie est mariée au cruel Falagon, maître d'un château que vous trouverez à quelques pas d'ici sur votre route. Il n'est point de jour que, sur des soupçons mal fondés, il ne se porte aux dernières violences contr'elle. Aujourd'hui, seigneur, il semble vouloir consommer toutes ses

barbaries; il l'a faite lier à un arbre & la déchire inhumainement de coups : vous êtes à portée d'entendre les cris que la douleur arrache à cette malheureuse victime.

En effet, j'entends, dit-il, beaucoup de bruit; c'est donc votre sœur qu'on fouëtte? Elle a le son de la voix aigre. L'a-t-on mise bien nue? Il faut aller voir cela. Tout en parlant ainsi, notre homme laisse ses écuyers derrière lui, & pousse sa monture au grand trot.

Il arrive dans un bouquet de taillis assez touffu; il voit que le rapport qu'on lui a fait n'est point infidelle, quant aux coups que recevoit Alérie. Il juge que l'homme qui les lui donne est Falagon, dont on vient de lui parler. Seigneur châtelain, lui dit-il, en lui faisant un signe de la main, que je ne vous dérange pas. Vous corrigez

votre femme ? Et c'est très-bien fait. Continuez, si le cœur vous en dit ; après cela vous me direz vos raisons.

Falagon méritoit, à mille égards, le surnom de cruel que lui avoit donné la sœur d'Alérie : cependant la harangue d'Inare lui parut tellement éloignée du ton de la chevalerie, & si déplacée dans la bouche de celui qui la prononçoit (s'il falloit juger de l'état par l'équipage) qu'il ne put s'empêcher de répondre brusquement au Tourangeau.

Chevalier , la personne que vous voyez, & qui vous est inconnue , est sans doute bien indigne de quelque protection que ce soit, & mérite au-delà du châtement qu'elle éprouve : je n'en suis cependant pas moins étonné que vous vouliez froidement en être le témoin. Je la châtierai sans doute ,

doute , quand vous m'aurez délivré de votre présence.

Falagon étoit à pied , & fans autre arme pour sa défense que la courroie dont il se feroit pour frapper sur Alérie. Insolent ! lui répondit Inare , (en pouffant contre lui son cheval , & en cherchant à le renverser du choc) je te ferai voir comme je traite les gens de ta sorte.

Le châtelain , adroit & léger , évite la rencontre , court à l'arbre le plus voisin , se guinde sur le haut d'une branche fort élevée , embouche un cor d'argent qu'il portoit à la ceinture , & fait retentir les environs du son aigu qu'il en tire.

- Inare descend de cheval , vient à l'arbre auquel Alérie étoit attachée , coupe les liens qui la retiennent ; ton brutal de mari m'échappe , lui dit-il ,

mais je l'empêcherai de te maltraiter à sa fantaisie.

Cependant le bruit du cor avoit rassemblé les vassaux de Falagon; ils sortent en foule du château, qui n'étoit pas éloigné. Ils arrivent armés de tout ce qui s'est trouvé sous leurs mains.

Alérie, déjà libre, & qui s'apperçoit qu'Inare est environné de toutes parts, se jette aux genoux du Tourangeau, comme ayant dessein de les embrasser pour lui témoigner sa reconnaissance, & mettant à profit le moment de surprise que ce mouvement occasionne à son libérateur, elle lui fait adroitement les jambes avec un des liens dont il l'a débarrassée.

Inare tourne la tête au bruit occasionné par l'arrivée des vassaux de Falagon: il fait un mouvement pour remonter précipitamment à cheval;

mais faisi par le lien , il perd l'équilibre & tombe de son haut avec un horrible fracas ; on le faisit , on le garotte , on l'entraîne.

Cependant Philippe , à la tête des princes réunis pour faire triompher l'étendard de la croix , après avoir soumis Tortose , Antioche , Laodicée , & Césarée , faisoit le siège de Damas , ville capitale de la Syrie.

Mélec Baaladin , Soudan de cette contrée , abattu par ses défaites , obligé d'abandonner la campagne , se flattoit , à l'abri des boulevards de sa capitale , d'arrêter les progrès des croisés , & de balancer leur fortune jusqu'à l'arrivée des secours qui lui étoient promis de Perse , d'Egypte & d'Arabie.

Une armée affoiblie par ses propres triomphes faisoit le siège de Damas , sans avoir pu en former la circonvallation. Elle s'étoit partagée en trois.

camps séparés l'un de l'autre, & chargés d'une attaque particulière, chacun de leur côté.

Philippe commandoit en personne le quartier situé entre la ville assiégée & Sardanelle,

Il avoit dans son camp Raimond, comte de Flandre, Guillaume, duc de Normandie, & les Anglois sous la conduite d'Edouard, fils aîné de leur souverain.

Borislav, roi d'Hongrie, Sigelan, prince de Suède, & les guerriers du Nord étoient campés du côté des montagnes de Palmire.

Enfin Sigismond & le prince de Bretagne, auxquels on avoit joint les guerriers de Toscane, de Naples & de Sicile, formoient la troisième attaque du côté qui regarde la Syrie.

Déjà deux mois s'étoient écoulés parmi des succès douteux, des assauts

repouffés, des forties malheureuses, & tous les événemens enfin d'un fiége opiniâtre. La difette commençoit à se faire sentir dans la place, où deux convois venant de la Syrie de Soba, avoient inutilement tenté de s'introduire, & étoient devenus la proie du vainqueur.

La ville déjà fort peuplée par elle-même, surchargée d'une garnison beaucoup trop nombreuse, alloit se trouver bientôt dans la fâcheuse alternative d'ouvrir les portes à Philippe, ou d'éprouver les horreurs de la famine. Baaladin & son conseil cherchoient tous les moyens de se soustraire à ces extrémités, quand Bory se leva & porta la parole.

Bory, Grec de nation, de basse origine, soldat téméraire, homme rusé: dangereux renégat de la foi de ses pères, que ses qualités personnel-

les & son apostasie avoient approché du Soudan & fait monter aux premières dignités militaires. Seigneur, dit ce traître, en s'adressant à Mélec, n'espérons point désormais qu'une escorte nombreuse ou des sorties générales puissent mettre les convois qui nous seront destinés à l'abri des attaques de l'ennemi : il est trop bien servi par ses espions, trop maître de la campagne pour que nous puissions nous flatter de réussir : en essayant de lui dérober des marches, ou de lui opposer des forces égales, une conduite semblable nous exposeroit à perdre, sans aucun fruit, nos plus braves guerriers. Mais si ta hauteffe veut se reposer sur moi du soin de remédier pour quelque temps aux besoins qui commencent à se faire sentir dans ta capitale, je conçois un projet dont j'ose d'avance garantir le succès.

L'avare Grec qui occupe les montagnes du Liban , flatté de l'espoir ridicule de voir ici triompher sa secte , mais bien plus avide du gain qu'il retire de son commerce avec le camp de Philippe , y conduit chaque jour ses denrées , le fruit de ses récoltes & ses nombreux troupeaux. Je suis Grec , & la foi de ma nation , que j'eus toujours en horreur , m'est connue ; je tenterai Zénon , prince d'Inar. J'éblouirai ses yeux par les promesses les plus capables d'exciter son ambition & sa cupidité. Les présens mêmes précéderont les promesses.

Les chrétiens verront sans jalousie faire de prodigieux amas , qu'ils penseront devoir tourner à leur propre usage. La discrétion , les ombres de la nuit , un coup de main que je médite , achèveront de favoriser l'entreprise. Ordonne seulement que tes trésors me

foient ouverts , & qu'il me soit libre , dès que le soleil sera couché , de sortir de la ville avec le peu de Grecs qui se font attachés à ma fortune.

Ainsi parla le Grec , & le Soudan , qui connoissoit les ressources de cet esprit artificieux , adopta le projet & lui en confia l'exécution. Bory négocie avec Zénon. Le convoi se prépare dans le voisinage de l'armée des Francs , qui pense qu'on l'assemble pour elle , & songe même à lui envoyer une escorte pour le mettre à l'abri de quelques hordes d'Arabes qui battoient la campagne , lorsqu'à la faveur d'une nuit sombre , dont un orage augmentoit encore l'obscurité , Zénon se met en marche avec les seuls esclaves , conducteurs des chameaux , pour pénétrer jusqu'à la ville , par une des issues que l'armée des assiégeans n'avoit pu fermer.

Comme il falloit passer à une dis-

tance peu éloignée du quartier où commandoit Sigifmond , en évitant d'être reconnu par la garde , Bory , dans le même instant , avec la petite troupe qu'il commande , s'approche à deffein de répandre l'allarme à l'extrémité du camp oppofée à celle que le convoi devoit néceffairement côtoyer.

Il faute le retranchement fans oppofition. Il trouve les armes aux faisceaux , & les fentinelles endormies autour des feux qu'elles avoient allumés. Oh honte de ces défenseurs de la foi ! le zèle n'avoit pas fuffifamment épuré leurs armes : en pourfuivant une fainte entreprife , ils menoient une vie toute profane. Le luxe couvroit leurs tables ; l'intempérance présidoit à leurs repas ; ils paffoient des feftins dans les bras de la débauche ; & tandis que les esclaves , ravies aux ferrails des Soudans , fervoient aux plaisirs des chefs ,

le soldat abruti par les vapeurs des vins de Grèce & de Syrie , abandonnoit le poste confié à sa garde , & le soin de sa propre sûreté : il y avoit encore de la valeur dans le camp , toute discipline en étoit bannie.

Bory égorge les sentinelles ; il pénètre dans les tentes des Italiens qui s'offrirent d'abord sur son passage , & poignarde les Paladins , énervés par le plaisir & appesantis par le sommeil. Le Grec renégat s'enivre de fureur , de sang & de pillage. Les ravages du feu suivent les atteintes sanglantes du fer. Bientôt la troupe sanguinaire se disperse ; une partie se répand dans le quartier de Stenon ; & Bory , à peine suivi de la moitié des siens , perce jusqu'à la tente où reposoit le comte de Tours.

Epuisé par les travaux de la veille , Sigismond dormoit alors d'un profond

fonneil. Déjà le meurtre l'environne :
déjà le cimenterre est levé sur sa tête
que la mort couvre de ses ailes. Tout-
à-coup un bruit se fait entendre. Bory
se retourne & voit tomber à ses pieds
trois de ses gens, étendus de trois
coups de cimenterre. Un guerrier se
présente à lui dans une attitude mena-
çante; le Grec veut se mettre en dé-
fense; la frayeur, le coup & la mort
le frappent en même-temps. Sa troupe
pâlit d'effroi, jette les armes & prend
la fuite. Le vainqueur dédaigne de la
poursuivre, & court à Sigismond, qui,
fortant de sa tante, encore nud & sans
armes, voit les Sarrazins terrassés &
mis en fuite par un seul homme, & le
prend d'abord pour l'ange extermi-
nateur.

Armez-vous, seigneur, lui dit le
guerrier, vengeons-nous de nos per-
tes, poursuivons ces cruels assassins,

lavons dans leur sang impie l'opprobre qu'ils viennent d'imprimer sur le front de nos frères.

Au moins, Seigneur, dit Sigismond, en prenant ses armes à la hâte, que je sache quel est le héros qui vient de garantir mes jours. Vos armes, votre devise me sont inconnues... Partons, seigneur, disoit le chevalier, au lieu de répondre au comte, hâtons-nous. Voyez les ravages de la flamme, écoutez les cris. J'ignore l'étendue du péril qui nous environne & le nombre des ennemis. Je reposois tout armé : un bruit effrayant me réveille ; je me lève : j'accours : je vois votre tente environnée d'affassins..... Embrassez-moi, mon libérateur, mon vengeur, mon nouveau compagnon d'armes, disoit Sigismond : digne Paladin, volez dans mes bras, je jure..... Craignez de vous parjurer, seigneur, dit le guerrier
d'une

d'une voix tremblante , je suis
 votre page Ollivier Malheureux !
 s'écria le comte , en prenant sa lance
 d'un air menaçant & furieux ! Il
 en eût frappé Ollivier ; mais le che-
 valier s'étant apperçu de l'altération
 qui s'emparoit de l'ame de son maître ,
 s'étoit déjà retiré.

Cependant les soldats de Bory , pri-
 vés de leurs chefs , dispersés , succom-
 bant sous les dépouilles qu'ils avoient
 ramassées , ne pouvant trouver leur
 chemin à travers les flammes & la
 fumée , tombent de toutes parts sous
 le cimenterre des Bretons , des Tou-
 rangeaux & des Italiens qui se sont
 armés à la hâte & réunis.

L'alarme donnée par Bory au quar-
 tier de Sigismond , ayant rassemblé vers
 cet endroit le gros de l'armée , Phi-
 lippe se trouva au point du jour à la
 tête de ses forces réunies.

Illustres compagnons de mes travaux, dit ce monarque aux guerriers qui l'environnoient, en leur montrant Damas, jusqu'à quand souffrirons-nous que les murs de cette ville sacrilège arrêtent le cours de nos glorieux projets, & servent de repaire à d'infâmes brigands, qui n'osent plus s'en écarter qu'à la faveur des ténèbres? La foiblesse de nos efforts deshonne nos armes, notre foi, notre zèle, & trahit la cause que nous servons. Ah! si la même ardeur qui nous fit abandonner notre patrie pour servir la religion nous anime encore: si nous sommes sensibles à la douleur d'avoir vu notre camp surpris, nos frères indignement massacrés, les monstres, baignés dans notre sang, cesseront bientôt de s'applaudir d'avoir causé des ravages & fait pousser les cris funèbres qui nous ont arrachés des bras du repos: vengeons-nous sur ce

peuple perfide & sur le tyran cruel
 qui le porte de sang-froid à ces lâches
 assassinâts. Enfevelifions-les sous les
 ruines de leur empire, & que Mélec
 lui-même trouve dans la chute de
 son trône, dans l'abolition de sa secte
 impie & dans nos fers, le prix du
 reveil affreux qu'il nous a causé.

Philippe parle ainsi : on croit voir
 briller sur son front quelque chose de
 divin ; sa voix a la force , la majesté
 du tonnerre , ses regards en ont l'éclat ;
 le feu qui les anime passe dans le cœur
 de tous les chevaliers , l'embrâse d'une
 ardeur sainte & guerrière , en même
 temps qu'il y allume la soif d'une ven-
 geance légitime , que les torrens du
 sang infidelle pourront seuls appaiser.

On marche à Damas. Il n'est plus
 question de s'approcher timidement de
 la place à couvert des ouvrages , &
 de tenter les moyens beaucoup plus

sûrs , mais trop lents , de la mine & de la fappe. Le courage , le zèle , la fureur emportent les Paladins à l'attaque des fauxbourg de Cafair , & les aveuglent sur tous les périls qui peuvent en défendre les approches.

Un mur élevé , un fossé profond , un retranchement en règle semblent garantir le fauxbourg des dangers de l'escalade : les machines de guerre lançant du haut des tours des masses énormes , menacent d'une mort inévitable quiconque ose s'avancer à découvert ; mais la vigueur de l'attaque , en bravant les préparatifs de la défense , semble les avoir déconcertés. La fascine comble le fossé , l'échelle est aux murs , on insulte le retranchement. Le Sarrazin épouvanté passe rapidement d'une confiance aveugle à la frayeur la plus stupide. Il n'est plus de poste dans lequel il se flatte de se maintenir ; il

jette les armes, s'abandonne tumultueusement à la fuite, & va chercher un asyle au-dedans des murs de la place.

Lors de cette heureuse attaque, le comte de Tours arbora le premier l'étendard de la croix sur le haut du retranchement emporté; mais s'abandonnant bientôt à la poursuite des fuyards, il s'oublie au point de les suivre jusqu'au dedans des portes, & ne s'apperçoit du piège que lui a tendu sa valeur, que lorsque le bruit de la herse tombante lui fait tourner la tête en arrière, & lui découvre le danger dans lequel il se trouve enveloppé, sans pouvoir être secouru par aucun des siens.



C H A N T I V.

FLEUR-DE-MIRTE, amante d'Enguerrand, attachée à Ollivier par les liens de la parenté, amie d'Agnès ; & sa confidente, se trouvoit bien exposée à la cour de Frédegilde, princesse à qui l'on n'étoit pas impunément suspect. Se voyant sans appui, elle crut devoir échapper par la fuite aux dangers qui la menaçoient, & chercher un asyle du côté où l'appeloient les engagements de son cœur ; elle prit donc la route de Provence pour se rendre en Asie ; ne doutant point qu'Enguerrand, dont on n'avoit point de nouvelles, n'eût joint l'armée des princes Chrétiens.

La belle, montée sur un palefroi, étoit suivie d'un vieil écuyer : voici le

reste de son cortège. Un sexe foible & timide, un âge tendre & sans expérience, une beauté rare, de la modestie, de la dignité, des principes; mais point assez de défiance d'elle-même, & peut-être un peu trop de *susceptibilité*.

Elle arrive à petites journées & sans accident sur les côtes de Provence. Il sembloit d'abord que la fortune voulût la servir. Elle trouve un vaisseau Génois qui faisoit voile pour les côtes de Syrie : elle s'embarque. On découvroit déjà les côtes de la fameuse isle de Chypre, où le bâtiment devoit aborder en passant. Tout - à - coup une bourasque s'élève; le pilote est obligé de changer de route. Le maître fait ferrer les voiles, le navire erre à l'aventure. La vague le porte sur un écueil, il s'y brise, & Fleur-de-Mirte est exposée à la merci des flots, sur une planche qu'un hasard lui a fait rencontrer.

La belle étoit en grand péril, si le même hasard n'eût conduit dans ces parages un petit bâtiment qui paroiffoit sortir d'entre les pointes des rochers qu'on appercevoit à l'horifon. On la voit qui flotte fur l'eau; on vient la chercher avec l'esquif; on la transporte à bord, demi - noyée & demi-morte. Bientôt elle recouvre l'ufage des fens & la connoiffance, à l'aide d'une liqueur forte & groffière qu'on lui fait respirer, & d'un bruit très-importun qui retentit à fes oreilles.

En ouvrant les yeux, elle apperçoit quatre à cinq hommes vêtus à l'orientale, qui pouffent l'un après l'autre, & quelquefois tous enfemble des fons très-aigus, dans des instrumens qu'on appelle flutets, en donnant par intervalle des coups de baguette fur des tambourins.

Quand les fluteurs virent que la belle

ouvroit les yeux, ils s'écartèrent un peu de son oreille, mais ne discontinuèrent point leur musique, qui n'en devint que plus perçante. Elle poussa un soupir & voulut parler; alors le bruit des flutets & des tambourins redoubla au point de devenir insupportable.

Fleur-de-Mirte se tait. Un instant après elle veut prendre de nouveau la parole; mais pour le coup la symphonie devint tellement bruyante, que notre voyageuse en pensa devenir sourde, & fut forcée au silence.

Cependant la barque voguoit vers le rivage. On prend terre: on forme à la hâte un brancard de quatre avirons: on porte la belle, qui ne faisoit point de résistance, vers un petit nameau à quelque distance du bord de la mer.

A mesure qu'elle approchoit des cabanes, elle étoit entourée de nouveaux symphonistes. Il accouroit de

toutes parts des bergers , des pâtres , des laboureurs jouant du haut-bois , du chalumeau , de la cornemuse. De petits enfans qui marchoient à peine , venoient en jouant de la guimbarde & de la flute-à-l'oignon , entouroient le brancard , & embarrassoient la marche des porteurs. Enfin le cortège s'arrête à la porte d'une maison qui avoit l'apparence d'une grosse métairie. Il sort une femme âgée , & dont la physionomie avoit quelque chose d'imposant ; elle s'approcha gravement de Fleur-de-Mirte , en jouant sur une vielle qu'elle tenoit pendue à son côté , un air lent , bizarre , & qui n'étoit nullement mesuré. Fleur-de-Mirte veut parler ; mais au premier son que la belle articule , la vielleuse fronce le sourcil , joue de sa vielle avec beaucoup de vivacité , & finit par porter la main sur la bouche de la voyageuse , au point de lui

ôter la respiration. Embarrassée au dernier point, notre héroïne donne à entendre par geste qu'elle a besoin de nourriture. Le geste est compris : les mets sont apportés ; ils sont grossiers , l'estomac est foible. Le repas se termine en un moment , & le brancard ayant continué sa route, entré dans une ville qui paroît vaste, bien bâtie & très-peuplée, & s'arrête à la porte d'un palais, devant lequel il y avoit déjà beaucoup de monde rassemblé.

Un écuyer se présente pour donner la main à la voyageuse, & l'introduit dans le palais. Elle voit, dans les antichambres, des pages jouant du flageolet, des gens d'un âge plus mûr & de tout état, raclant du violon & de plusieurs autres instrumens. Enfin elle est introduite dans un cabinet reculé, où des hommes d'un âge avancé paroissent s'être assemblés pour un concert.

Le conducteur de Fleur-de-Mirte la présente à un des symphonistes, assis sur un siège plus élevé que celui des autres, & tenant une basse-de-viole. Cet homme sourit en voyant la belle voyageuse, regarde l'écuyer & les gens qui étoient autour de lui, détache sept à huit coups d'archet, fait un signe de la tête; l'écuyer prend de nouveau sa dame par la main & sort de l'appartement.

Jusques-là on ne s'étoit pas dit un mot; mais au détour d'un escalier l'écuyer met le doigt sur ses lèvres: chut, lui dit-il, Madame, nous allons maintenant chez la princesse.

La princesse étoit assise sur un sofa, ayant une mandoline passée au col, à l'aide d'un large ruban bleu: elle regarde Fleur-de-Mirte avec un sourire mêlé de protection & de dédain, se tourne du côté de ses femmes, pince
une

une ou deux cordes de sa mandoline d'un air distrait, & la visite est achevée.

Alors notre héroïne fut conduite à un appartement qui se trouva vuide. Vous êtes chez vous, Madame, lui dit l'écuyer. Vos femmes vont entrer pour vous servir. Elles m'avertiront dès que vous aurez reposé & que vous pourrez me recevoir. J'ai des choses de la dernière conséquence à vous dire.

Les femmes entrent; Fleur-de-Mirte se laisse déshabiller, prend du sorbet, des conferves, se couche, repose quelques instans, se lève, fait une toilette à l'orientale, & donne ensuite audience à l'écuyer.

Je vais, lui dit-il, Madame, vous mettre au fait en deux mots; on a perdu absolument l'usage de la parole dans le pays où vous êtes, & on y supplée par celui des instrumens; ce qu'il y a de singulier, c'est que comme

on n'y fauroit parler, on ne fauroit souffrir que les autres y parlent.

On rapporte l'origine de cette calamité à la colère d'une fée ; mais comme je ne donne pas dans ces contes, je ferois tenté de croire que ces gens-ci ont été privés naturellement d'une faculté accordée à tous les autres hommes, si les monumens du pays ne faisoient foi qu'on parloit ici comme ailleurs il y a environ cent ans.

Je suis né sujet du comte de Provence, & fus jeté il y a environ quatre ans sur cette isle presqu'inconnue, qu'une chaîne de rochers répandus au large, à fleur d'eau, rend inaccessible aux navigateurs étrangers, & où l'on n'aborde que par des naufrages. Etant musicien par état, j'ai faisi avec facilité l'idiome que l'on s'est fait dans le pays, & suis devenu l'interprète de ceux qu'une aventure semblable à la

vôtre conduit ici, quoique très-rarement. Vous concevez maintenant la raison qui avoit rassemblé autour de vous cette symphonie bizarre qui vous a servi d'escorte jusqu'au palais. Je vous ai conduit au cabinet du roi, qui, sur le récit qu'on lui a fait des charmes de votre personne, n'a pu modérer l'impatience qu'il avoit de vous voir.

Ce prince tenoit dans ce moment son conseil d'état. Cet homme à lunettes que vous avez vu vis-à-vis d'un clavestin, étoit un secrétaire chargé de faire un rapport au conseil, dont vous avez vu les membres prêts à donner leurs opinions, l'un sur son basson, l'autre sur le violoncelle; car je dois, Madame, vous dire en passant, qu'il y a des instrumens affectés à tous les états & à tous les âges. Il ne conviendroit pas qu'un sénateur jouât

du fifre ou de la musette organisée. Les personnes consacrées à la religion ont leurs instrumens affectés , & quand vous serez instruite de la langue , je pense , si la curiosité vous conduit à la mosquée , que vous y entendrez avec plaisir l'office à la turque , récité sur des harpes , & serez satisfaite de la paraphrase d'un verset de l'Alcoran , rendue sur la trompette marine.

Il est des instrumens d'état ; il en est aussi de caractère. Un homme porté à l'amour s'adonne volontiers à ceux qui sont susceptibles de rendre le mieux les expressions tendres. Un grand parleur se jette sur un violon , va en arpeggio , & en démanchant jusques sur le chevalet.

Un homme bien élevé , un homme destiné à parvenir , doit posséder à un certain point tous les styles. Vous verrez le monarque qui règne aujour-

d'hui , en donnant audience à ses sujets , répondre à chacun d'eux sur un instrument semblable à celui dont on se fera servi pour lui porter la parole. La première fois que je le vis sortant de son palais , suivi de ses pages , chargé d'instrumens de toute espèce , je crus qu'il alloit donner une férénade.

Il y a des gens qui sont faits pour parler de tout , avant de s'être donnés des soins pour s'instruire , & figurer dans le monde , avant que l'on ait pu les y former. Les facteurs d'ici , dont l'habileté est grande , ont composé pour eux un instrument que l'on appelle la turlutaine de cour , contenant un grand nombre d'airs sur plusieurs régistres.

Des airs posés , par exemple , pour les occasions où l'on doit avoir du maintien ; des airs hauts pour celles

où il faut donner grande opinion de foi & de son crédit; des airs bas pour aborder les gens en place, mais on quitte la fourdine dès qu'on a le pied hors de l'antichambre. Des airs naturels pour s'attirer la confiance; de flatteurs, de doucereux même pour endormir des créanciers aux audiences du matin; de tendres, de passionnés, de tristes, d'enjoués, &c. pour intéresser, attendrir, plaire & séduire; de bruyants pour les confidences; d'autres pleins de feu pour aborder une connoissance de nouvelle date; de très-froids pour remercier d'un bienfait reçu; de bisarres pour rendre le commerce difficile & piquant, pour en éloigner la fadeur; de très-légers pour parler des femmes, décider du mérite d'autrui, évaluer les ouvrages de littérature, & mettre le prix aux chefs-d'œuvre des artistes; enfin des

airs de tous les tons, de toutes les mesures, pour parler aux gens à qui l'on doit du respect ou des égards, & à ceux desquels on peut en prétendre.

Quelquefois par distraction ou autrement, on tombe dans de singulières équivoques. On joue un air haut avec son égal, on reçoit un galant homme du ton dont on recevrait un laquais, & on se fert d'un air bas devant un homme de fortune dont on veut faire sa dupe; jusques-là que pour parler des personnes & des choses auxquelles on doit le plus de respect, on joue des airs badins ou affranchis de toute mesure.

A la monotonie près, la machine est bien calculée. Cependant la musique a peu de fond, & les chutes vous en paroîtront quelquefois communes.

Les gens de la grosse opulence ont

fait contrefaire ces turlutaines, & vous trouverez des instrumens de cette dernière espèce entre les mains de quelques-uns des enfans de familles encore nouvelles; mais outre que ces jeunes gens ont un air gauche à tourner la manivelle, leur turlutaine est toujours au-dessus ou au-dessous du ton, & par conséquent toujours fausse.

Je voudrois bien, dit Fleur-de-Mirte, en interrompant l'interprète, entendre une vraie turlutaine de cour : cela doit être fort agréable.

C'est le préjugé général du sexe; cependant, Madame, je dois vous prévenir que les éloges que j'ai donnés souffrent des exceptions, & que vous rencontrerez par-ci, par-là, de petits seigneurs qui ont de tristes turlutaines.

Quand ces insulaires perdirent la parole, consternés qu'ils étoient encore, & dans les premiers instans de

la privation , ils eurent recours pour se faire entendre aux signes & aux gestes que l'instinct indique à tous les hommes ; mais ce langage les mettant , au plus , à portée de se communiquer les uns aux autres , leurs besoins les plus grossiers , étoit beaucoup trop court pour une nation déjà très-policee , & les trois-quarts des idées qu'ils avoient acquises demeuroient nécessairement sans expression.

Un philosophe observant le goût de sa nation pour la musique , les facilités , les connoissances qu'elle avoit dans ce genre , imagina d'en tirer parti pour suppléer au défaut de la parole , & vous verrez par la suite , madame , que ce projet a beaucoup moins de bizarrerie qu'il n'en présente d'abord à l'esprit.

Cependant , quelques défauts dans la méthode pour enseigner , quelques

disputes élevées entre les virtuoses qui se formèrent , les idées qu'on se fit de la véritable pureté du langage , retardèrent le progrès & le retardent encore , au point que je suis bien éloigné de croire que l'idiôme soit à son point de perfection.

A peine étoit-on parvenu à représenter les lettres par le moyen de sons & en former des mots , qu'on se mit à disputer sur les modes qu'il seroit plus convenable d'employer ; il fut question de diatonique , d'enharmónique , & enfin on prétendit que le discours le plus sensé ne devoit pas toujours être en droit de plaire ; mais que ce droit seroit réservé à celui qui , astreint à une mesure , formant une mélodie , ayant un caractère , présenteroit à-peu-près à l'esprit les idées qu'on auroit dessein de rendre ; en conséquence de cette décision , qui a

prévalu , les cerveaux se sont bien fatigués , & le bon sens a extrêmement souffert.

Le peuple , qui n'a pas le temps de s'occuper d'idées aussi vaines , écorche les oreilles , va plus de tête que de mesure , & cependant touche plus droit au but ; car il rend nettement ce qu'il veut dire.

Il est question , madame , après ces idées générales , d'en venir aux particulières , & d'entrer un peu dans le détail. Vous avez sans doute des connoissances de musique ; la noblesse de votre extérieur annonce celle de votre naissance , & fait préfumer qu'aucune des parties de votre éducation n'a été négligée. Peut-être même avez-vous déjà l'usage de quelque instrument ; mais le roi , qui désire infiniment de vous plaire , souhaiteroit que vous eussiez la complaisance de commencer

156 O L L I V I E R ,

par vous fervir du dessus de viole. Agréez que je vous en donne la première leçon.

Vous trouverez d'abord votre alphabet, dans les divers renversemens de la gamme : quelquefois une seule note vous présentera une idée complète ; par exemple touchez un *si*, vous dites à présent *oui*. Touchez un *sol*, & vous direz *non* ; convenez que voilà un consentement & un refus exprimés avec toute la rapidité désirable.

Mais ce n'est pas tout. La finesse de l'expression peut se joindre à la rapidité. Avec le secours d'un *bémol*, ou d'un *dièze*, d'un de ces intervalles qu'on appelle *soupirs*, & qui conservent ici leur valeur naturelle, en plaçant une cadence molle à propos, on parvient à dire un *oui* qui ne signifie rien, & un *non* qui ne veut pas dire non.

Je

Je vois que je pourrois abuser de votre patience , madame ; je fens d'ailleurs que je dois donner aux idées le temps de s'étendre & de mûrir. Mes ordres étant de vous ménager , comme de vous instruire , mon devoir & mon inclination me faisant une nécessité de vous plaire , j'abandonnerai le travail que je me suis chargé de faire auprès de vous , pour ne le reprendre que lorsqu'il pourra vous être agréable. En finissant son compliment , l'interprète musicien & maître de langue , tira sa révérence & fortit.

Fleur-de-Mirte resta seule , rêvant à ce qu'elle venoit d'entendre , ne sachant qu'augurer de sa position , & répétant d'un air distrait sur le dessus de viole , qui lui demeuroit entre les mains , *si & sol, sol & si.*

L'âge n'avoit point ralenti le feu des passions dans le cœur de Macore , sou-

verain de l'isle de Mélologues ; c'étoit le nom des peuples parmi lesquels se trouvoit l'amante d'Enguerrand ; ce prince avoit encore toutes les fureurs & les foibleffes de l'amour ; mais issu d'une de ces branches sarrazines , qui avoient apporté en Europe la fleur de la galanterie , il ignoroit l'usage du mouchoir , digne de la fierté de la seule race Ottomane , & méloit à ses intrigues le sentiment & la délicatesse.

Zerbin , son interprète , vint lui faire le récit des heureuses dispositions qu'il avoit trouvées dans l'étrangère , de sa docilité à prendre des leçons , & des facilités naturelles & acquises qu'elle avoit pour devenir dans peu une excellente écolière.

Macore , déjà prévenu d'un goût très-vif en faveur de Fleur-de-Mirte , le sentit redoubler à ce récit. Allez , dit-il à Zerbin , prévenez cette dame

que je compte la voir aujourd'hui, & faites-lui valoir mon impatience.

Zerbin annonce cette visite à son écolière. Je pressens, lui dit-il, madame, l'embarras dans lequel vous allez vous trouver, & ne fais rien de si désagréable qu'une conversation entre gens qui, de part & d'autre, ne doivent s'expliquer & s'entendre que par truchement; mais si vous voulez vous prêter à une petite supercherie, vous allez rendre le roi bien content de lui-même, & lui donner une haute idée de votre sagacité. Feignez de comprendre ce qu'il vous dira; comme il parle volontiers, & beaucoup, il lui suffira que vous ayez placé un oui & un non à propos, pour qu'il soit convaincu que vous êtes au fait, & qu'il n'a rien perdu de son étalage. Je me placerai derrière lui un peu à l'écart, & un signe de tête que je ferai à cha-

que question, vous mettra en état de toucher sur votre dessus de viole, la réponse qu'il sera convenable que vous fassiez. Ce ne sera, comme vous en êtes prévenue, qu'un *si* ou un *sol*, selon les circonstances.

D'ailleurs, observez avec attention les mouvemens de mon visage, & laissez voir du chagrin, de la joie ou de l'embarras, selon que je caractériserai moi-même ces différentes situations, par l'expression que je donnerai à mes traits; Fleur-de-Mirte crut devoir donner à son maître & au prince qui l'employoit auprès d'elle, cette marque de sa complaisance.

Macore arrive; il s'étoit muni d'une flûte traversière, instrument très-analogue au sentiment qu'il avoit dessein d'inspirer. Il débute par un air qui tenoit de la Sarabande, avec des roulemens, des cadences sans fin, aux-

quels le mouvement de ses yeux servoit d'accompagnement.

Le bon monarque manquoit d'ha-
leine , n'avoit ni doigts ni embou-
chure ; son jeu n'étoit point détaché ,
point net ; de sorte que son compliment
qui n'étoit d'ailleurs qu'un tissu de
lieux communs , pouvoit passer , quant
au fond & à la forme , pour un très-
insipide morceau de symphonie.

Zerbin prit un air riant , & fit un
signe de la tête que son écolière ren-
dit par un *sol* , qui vouloit dire *non* ,
& qu'elle accompagna d'un sourire.
Tout avoit des grâces en elle , & le
sourire fut gracieux.

Macore parut enchanté. Les caden-
ces & les roulemens redoublèrent ; le
maître fit un signe de la tête qui vou-
loit dire *oui* , & le *oui* fut fidèlement
répété par Fleur-de-Mirte.

Alors Macore changea de modula-

tion , & ne s'expliqua presque plus que par quelques sons entrecoupés , bas & tremblans.

Zerbin prit un air de dépit , & indiqua à son écolière que c'étoit le cas de lâcher un *non* très-sec. Zerbin fut obéi.

Macore continua de jouer sur le même ton , tremblant & entrecoupé ; Zerbin change de physionomie , & fait signe de répondre , par un consentement foible & équivoque. L'écolière , tant par son attitude qu'avec le secours de la leçon qu'elle avoit prise , essaya de rendre sur le dessus de viole , la réponse qu'on lui dictoit.

A cette réponse , Macore ne se possède plus , il se précipite sur la main de l'étrangère , la saisit avec transport , la baise avec feu , tire un brillant très-riche qu'il avoit au doigt , le donne à Zerbin , fait des révérences sans nom-

bre, & sort de l'appartement en jouant un air de fanfare.

Il étoit à peine sorti, que Zerbin se précipite aux genoux de Fleur-de-Mirte. Ah ! madame ! dit-il, vous possédez un talent unique. Vous avez joué comme un ange, le roi est enchanté.

Je n'y entends rien, répartit Fleur-de-Mirte. Que m'a dit ce prince, & que puis-je lui répondre ?

Vous avez parlé, madame, comme il étoit à propos que vous le fîssiez, eu égard à votre situation ; mais je ne puis trop applaudir aux talens merveilleux que j'ai découverts en vous ; vous avez dans le geste & dans les mouvemens du visage, une précision, une énergie admirable. . . .

Mais ne puis-je être un peu plus au fait, & apprendre, par le détail,

les raisons que j'ai d'être aussi contente de moi ? . . .

Le roi vous a d'abord fait compliment sur le bonheur qu'il avoit de vous posséder dans ses Etats ; il s'est étendu sur les éloges que vous méritez à tant d'égards, & sur le désordre que votre présence a jeté dans son cœur dès la première entrevue ; mais il a ajouté qu'il appréhendoit que son âge ne lui nuisit auprès de vous , dans le dessein qu'il avoit de mériter le don de votre cœur.

Et qu'ai-je répondu , dit Fleur-de-Mirte avec impatience ? . . .

Madame , un *non* , que vous avez placé fort à propos , a rassuré le monarque sur ses craintes.

Tant pis , monsieur , tant pis , repliqua vivement Fleur-de-Mirte . . .

Mais , madame , falloit-il désobliger le monarque ? . . .

Je devois garder le plus profond silence , & selon les dispositions de mon cœur , c'étoit ce que je pouvois faire de moins désobligeant ; mais , de grace , poursuivit-elle , qu'a dit le roi à l'occasion d'un aveu de ma part , aussi peu sincère que déplacé ?

Des douceurs , madame ; il y a joint des protestations très-fortes : puis il vous a demandé si vous fixeriez sans peine votre séjour auprès de lui... Vous deviez me faire répondre que non... Tout au contraire , madame...

Monsieur , vous m'avez fait jouer le rôle d'une extravagante ; mais achevons ; à ce que je prévois , en fort peu de mots , j'aurai dit beaucoup d'impertinences.

Le roi , poursuivit Zerbin , a témoigné des craintes que votre cœur ne fût prévenu de quelqu'autre passion ; vous avez eu la bonté de le rassurer ,

& même l'air de votre physionomie a assez vivement témoigné que ce soupçon vous offenoit....

Passons , monsieur , je n'ai rien à dire à cette réponse : une femme n'est point obligée à une franchise exacte sur ce point....

Là dessus le roi , après vous avoir fait quelques excuses , vous a demandé d'un ton embarrassé & tremblant , s'il pouvoit aspirer au don de votre main....

Ai-je donné mon consentement , monsieur ? Oui , madame , répondit timidement Zerbin , & c'est-là le sujet de la joie excessive à laquelle vous avez vu ce prince s'abandonner.....
Sortez de ma présence , monsieur , dit Fleur-de-Mirte , en élevant la voix ; allez prévenir Macore qu'on nous a trompés , & qu'à moins qu'une violence ne me contraigne à le voir , je

vais devenir inaccessible pour lui. Zerbin se jette aux pieds de Fleur-de-Mirte ; la belle le repousse. Levez-vous , monsieur , ou j'appellerai. Ne poussez pas plus loin un personnage dont la bassesse & la noirceur m'indignent.

Madame , disoit Zerbin , en embrassant ses pieds & la retenant malgré elle , vous allez vous perdre. A quoi pourra servir cet éclat ? ...

A me faire mieux connoître. On me prend pour quelque aventurière ; ma naissance , que mon extérieur annonce , devoit me mettre à l'abri d'une entreprise aussi odieuse ; mais si l'on n'est ici sensible à rien , si l'on me pousse à bout , je saurai mourir avec courage.

Contenez - vous , madame , je vous en conjure pour vous - même ; je ne doute point de tout ce que vous pouvez

dire d'avantageux sur votre compte , mon respect vous avoit prévenue ; mais pourquoi braver la mort ou l'esclavage , quand des sentimens moins outrés , lorsqu'un peu de dissimulation peuvent rendre votre situation supportable , & donner au ciel , dont vous méritez la protection , à mon zèle qui ne connoît point de bornes , le temps de vous secourir ? Songez , qui que vous soyez , que vous vous trouvez inconnue , dénuée de secours parmi des farrazins , gens mécréans , qui voudront douter de tout ce qui pourroit vous rendre respectable à leurs yeux , qu'on ne désarme point par des pleurs , & qui se flattent de triompher aussi aisément de la douleur que de la retenue. Si vous prenez le parti des refus & de la hauteur , alors ils s'abandonneront à cette férocité naturelle que l'envie de plaire les force à dégui-

fer ; laissez le roi dans les idées flatteuses dans lesquelles je viens de le plonger par ma sage & malheureuse supercherie ; amusez-le par des délais ; il pensera qu'ils feront l'effet d'une pudeur qui cherche à éloigner son entière défaite , & vous n'en ferez que plus chère à ses yeux. Cependant, madame , ce montre que vous bannissez de votre présence , qui ne cessera d'embrasser vos genoux que quand il aura obtenu votre grace de vous-même , va employer , pour assurer votre délivrance , toutes les ressources qu'il a jusqu'ici négligées pour se procurer la liberté à lui-même , & ne demande pour tout salaire qu'un regard moins accablant , & la permission d'aller exposer pour vous sa fortune & sa vie.

O espoir ! quelle est ta puissance ? Est-il un cœur , quelque malheureux qu'il soit , qui puisse se fermer aux

lueurs que tu cherches toujours à y répandre ? Fleur-de-Mirte se laisse persuader. Zerbin se retire, & va, de l'aveu de la belle, mettre en jeu les ressorts qui peuvent favoriser leur commune évasion.

Sa première démarche fut d'aller trouver Macore, pour l'assurer des heureuses dispositions dans lesquelles il avoit laissé l'étrangère ; mais en même temps il prévint ce prince que cette belle se trouvant indisposée, étoit contrainte de recourir à des précautions pour prévenir l'entière altération de sa santé, & qu'elle demandoit, comme une grace, qu'on la laissât pendant quelques jours dans la solitude & le repos.

Quoique l'ardeur impatiente du souverain des Mélologues parût souffrir beaucoup en s'imposant cette loi, il crut qu'il étoit de sa délicatesse d'ob-

server les ménagemens que l'on attendoit de lui , & se contenta d'envoyer un page à la porte de l'appartement , pour s'informer de la santé de Fleur-de-Mirte , qui ne sortit point de son lit pendant deux jours que dura l'absence de Zerbin.

Les femmes qui la servoient , la voyant s'abstenir de manger , l'entendant soupirer & se plaindre , prirent aisément le change sur sa feinte indisposition , & le médecin de la cour lui trouvant le pouls fort agité , ne fut pas plus difficile à tromper.

Zerbin revient. Tout est prêt , madame ; j'ai fondé quelques matelots de ma nation , que le même naufrage avoit fait compagnons de ma fortune , & qui s'occupent depuis ce temps à la pêche le long des côtes , pour s'y procurer les secours nécessaires à la vie. L'amour de la liberté & le desir de

revoir leur patrie , les eussent aisément fait entrer dans mes vues ; mais l'offre que je leur ai faite du brillant dont Macore m'a gratifié en votre présence , a achevé de les éblouir. Ils sont à vous , Madame ; ils doivent cette nuit même s'emparer d'une barque qui n'attendra que nous pour mettre à la voile. Il s'agira de vous travestir pour avoir la sortie libre du palais , & j'y ai déjà pourvu. L'opium que je vous apporte , répandu dans le sorbet des femmes qui vous servent , leur fermera les yeux sur votre fuite , & nous irons joindre nos libérateurs sur le port. Mais , Madame , il est des précautions à prendre pour ralentir la vivacité des mouvemens qu'on voudra faire pour nous poursuivre. C'est à quoi je travaillerai ce soir. Je suis chargé de l'entretien des instrumens de la cour ; les clavessins vont être sans sautereaux , les violons sans

chevalets, les vielles fans manivelles,
de forte que nous ferons bien éloignés
d'ici, avant qu'on ait trouvé le moyen
de s'entendre.

La nuit vient, le projet s'exécute.
Fleur-de-Mirte, en habit de page,
arrive sur le port; on s'embarque; les
voiles se déploient; on s'éloigne de la
terre: on vogue.

Vents, respectez la barque fragile
qui porte la jeune beauté. Ecartez les
orages. Rangez-vous toujours à la
poupe; enfilez doucement les voiles;
ondes aplaissez-vous; qu'un fillon
léger effleurant votre sein paisible, indi-
que à peine aux yeux la trace de sa
course volage & rapide. Rochers, écar-
tez-vous de son passage; nuages for-
mez un voile qui la dérobe aux yeux
qui pourroient la trahir. Et vous, lune
au teint d'argent, dont la douteuse

174 O L L I V I E R ,

lumière favorise cette heureuse fuite ,
ralentissez votre course , n'atteignez
pas encore à l'horifon , attendez pour
disparoître que l'aube du jour prête le
secours de son flambeau.



C H A N T V.

ENGUERRAND & Barin, environnés des lambeaux de leurs vêtements & des plumes arrachées à leurs ennemis, sembloient être plongés dans un assoupissement léthargique. Tout-à-coup ils se lèvent avec précipitation, par l'effet d'un mouvement qui n'a rien de naturel; les yeux sont ouverts, les bras se remuent comme à ressorts; mais le corps paroît insensible, & la faculté intelligente sans action. Il est minuit, une épaisse obscurité les environne, un vent furieux s'élève, le palais de Strigilline en paroît ébranlé.

Les fenêtres de l'appartement du chevalier s'ouvrent avec effort. Enguerrand & Barin sont enlevés; ils planent dans le vague des airs; enfin,

fans avoir le temps de juger de quelle espèce sont les voitures qui les portent & la route qu'on leur fait prendre, fans qu'ils puissent mesurer l'étendue de l'espace qu'ils parcourent, ils se trouvent au milieu de la plus étonnante assemblée qui puisse frapper des regards mortels, & reconnoissent qu'ils sont à cheval sur des manches à balais.

Le souverain des génies malfaisans présidoit à l'assemblée. Les esprits de sa cathégorie, les enchanteurs, les magiciens, les fées, les forciers la formoient en partie; on y voyoit parmi des figures qui retenoient quelque chose d'humain, des fantômes, des chimères, des centaures, des griffons, des dragons, des ogres, des cyclopes, des hypogriffes, des loups-garoux, des gobelins, des furies, des lamies, enfans monstrueux, à qui l'imagina-

tion, le délire poétique, la fantaisie, l'oïveté, la superstition, la fourberie, la foiblesse, l'ignorance & la crainte ont donné naissance. Le désordre & la malice y régloient les rangs. Une joie fausse, tumultueuse éclatoit au-déhors; mais on pouvoit lire dans les regards consternés, l'inquiétude, la douleur & les remords.

Enguerrand, ébloui par l'éclat de mille flambeaux qui brûloient autour de lui, étonné de l'effrayante variété des objets monstrueux qui s'offrent à ses regards, apperçoit tout avec trop de confusion pour pouvoir rien distinguer. Cependant de grands éclats de rire s'élèvent autour de lui; on l'entoure; il se sent même tirer par le nez jusqu'à ressentir de la douleur. En même temps il part une huée générale, & tous lui crient à la fois aux oreilles: Oh! oh! oh! *che naso brutto!*

Le président veut élever la voix pour en imposer ; mais les éclats de rire n'en deviennent que plus violens , & le même refrain les accompagne : Oh ! oh ! oh ! *che naso brutto !*

Enguerrand s'apperçoit alors qu'il est couvert de plumes comme un hara des Indes : il en a même une au bout du nez d'une longueur déraisonnable. Un farfadet l'avoit saisi par cette plume , & lui faisoit faire le tour du fallon , toujours accompagné des éclats de rire & du *che naso brutto !*

Le président mugit d'impatience , & désespère de se faire entendre ; il frappe la terre de son redoutable sceptre.

A ce coup , qui fut terrible , on eût dit que la terre chanceloit sur ses pivots , & que la lune se dérangeoit de son orbite. Les lutins effrayés se proster-

ment en silence devant le marche-pied du trône.

Si je vous.... leur dit-il, d'une voix enrouée; mais je veux bien encore pardonner cette indécence. Que désormais on se tienne dans le respect. Voici donc, continua-t-il, (en montrant du doigt le chevalier emplumé & son fidelle domestique) encore une des gentilleffes de la dame Strigilline. C'est pour composer des mascarades aussi bisarres, qu'elle s'éloigne de nos assemblées, en affectant le mépris de nos statuts & l'indépendance de nos ordres. Certes, si je veux souffrir plus longtemps qu'elle continue de pratiquer son art avec cet air de légéreté, bientôt elle aura pour vassaux ceux qu'un pouvoir que je déteste prétend soustraire à ma ferule; mais il est temps que je purge la terre de cette race de harpies, & que je renvoie Strigilline & ses fem-

blables à Madame Celeno, leur mère, une étourderie de sa confidente m'en offre l'occasion & le moyen.

En exécutant les ordres de sa maîtresse, en composant la drogue qui devoit produire le double effet de métamorphoser cet honnête gentilhomme en espèce de perroquet, & de lui ôter l'usage de la raison, Badine s'est trompée de phiole, & a mêlé à la drogue qui fait croître les plumes celle qui fait participer à nos mystères, & par méchanceté elle lui a frotté le bout du nez, pour y faire croître cette énorme plume... Je crois que j'entends rire encore? Ah! par la jernie! si j'entends parler du *nasò brutto*.... Chevalier, poursuivit le président, après s'être de nouveau calmé, rendez grâce au qui-proquo qui vous a fait paroître devant moi; sans lui, vous grossiriez la cour de Strigilline; mais je vous remets le
soin

soin de votre vengeance. Retournez sur vos pas; allez sans crainte à l'appartement où la dame repose: arrachez la touffe de plumes qui lui sert d'aigrette, & vous aurez lieu d'être satisfait; mais, avant votre départ, recevez de moi un conseil d'ami. Vous voyez, quoiqu'on en dise, que je ne fais pas toujours du mal; vous conviendrez que vous m'avez quelque petite obligation: il ne faudroit pas en devenir ingrat. Le hasard & ma tolérance vous rendent ici témoins de bien des choses. Je connois votre foible; vous ferez tenté d'écrire sur ce que vous aurez vu: en tout cas, tâchez de nous épargner les épigrammes, ou par la jernie!... voici la monnoie de vos chansons.

En disant ces paroles, le président montra son sceptre. C'étoit une branche de coudrier, plus grosse de deux

pouces, plus longue d'un pied que la baguette divinatoire.

Ce geste étoit à peine fini, que le maître & l'écuyer, sans deviner par quel moyen, sont déjà de retour dans le palais de Strigilline. Le jour commençoit à se lever.

Est-ce un rêve que je fais, disoit Enguerrand à son écuyer? Cela ne sauroit être, Monsieur, repliquoit Barin. Il y a trop long-temps que cela dure; d'ailleurs pourrions-nous rêver tous deux la même chose?... Eh! regardez-vous dans le miroir. Tenez, voilà le *nasò brutto*. Allons, Monsieur, ne perdons point de temps; si c'est un rêve, achevons-le, & voyons la fin de l'aventure. Marchons à l'appartement de la Dame, & prévenons son réveil; de quelque part qu'ils nous soient venus, je pense qu'on nous a donné là-bas de très-bons avis.

Enguerrand arrive sans obstacle jusqu'au pied du lit de Strigilline. Alors, encouragé par le succès, aiguillonné par le désir de la vengeance, il lui porte la main au front, & en arrache avec violence le fatal bouquet de plumes.

La fée pousse un cri douloureux & aigu, que mille échos répandus dans le palais, dans les jardins, dans la campagne, répètent, & sur lequel ils enchérissent. Le château disparoît; Strigilline & ses compagnes, dépouillées de plumes, transformées en dégoutantes harpies, s'élèvent en l'air avec des ailes de chauve-souris.

Comme on voit ces songes légers que l'aube, avant-courière du jour, apporte sur ses ailes dorées, s'envoler avec les ombres, dès que l'éclat du soleil a frappé nos paupières.

Comme on voit ces nuages diafprés, qui présentoient aux regards des formes

agréables & variées , s'il survient un vent impétueux , se fondre , se dissiper & disparaître.

Tel que ce globe volage & diaphane , qu'un enfant souffle au bout d'un chalumeau , cédant tout-à-coup aux efforts de l'air qui le presse , se résout en une goutte d'eau presqu'imperceptible.

Tel que l'or fulminant , ce prestige imposant de la chymie , aux approches du foyer s'enflamme , éclate & s'évapore ; tel le palais magique de Strigilline disparut aux yeux d'Enguerrand & de Barin , dès que le chevalier , en arrachant le bouquet de plumes mystérieuses , eut tranché le nœud fatal des enchantemens de la fée.

La cage dorée , les bâtimens qui l'entouroient , les jardins , les campagnes cultivées , tout s'évanouit. A leur place , au milieu d'un désert affreux , d'un taillis presqu'impénétrable , formé par

des ronces & des halliers, s'élève une tour antique & délabrée, dont les murs noircis, couverts de mousse, déjetés, entr'ouverts de toutes parts, menacent de leur dernière ruine.

Les bêtes fauves redoutent cet asyle; les hiboux effrayés abandonnent à regret cette demeure dangereuse, quoique si propre d'ailleurs à entretenir leur humeur mélancolique.

Tout préparés qu'ils étoient à ce changement de scène, le maître & l'écuyer demeurent dans l'étonnement; mais bientôt un froid très-vif qu'ils ressentent les arrache à leur surprise, & les force d'aviser aux précautions qu'ils doivent prendre pour se garantir des incommodités qu'ils éprouvent.

Ils étoient nus; les plumes qui leur servoient de vêtement avoient disparu comme le reste des prestiges dont ils étoient environnés.

Les habits qu'ils avoient lorsqu'ils arrivèrent dans le château, même leurs montures toutes harnachées, se trouvent-là sous leurs mains. Enguerrand s'habille, mais difficilement; car il faut rassembler les pièces d'un pourpoint mis en lambeaux.

Barin, déjà vêtu, se guinde sur le haut d'un arbre pour chercher des yeux par quelle issue l'on pouvoit se tirer de cette effrayante solitude.

Il apperçoit à une distance d'environ cent pas, dans un endroit assez découvert, beaucoup de gens qui paroissent être dans une grande agitation. Il descend en diligence, avertit Enguerrand de la découverte qu'il vient de faire, perce à travers les brouffailles, s'achemine dans le dessein de prendre langue, s'approche, voit beaucoup d'hommes épars çà & là, tous dans la même occupation

dans laquelle il avoit laissé son maître : c'est-à-dire , travaillant à se couvrir , l'un de son habit , l'autre de son armure.

Barin les aborde & leur fait des questions ; on le regarde d'un air étonné ; on lui répond par des monosyllabes dont il ne peut comprendre le sens.

Le bon écuyer n'étoit pas versé dans les langues étrangères. On lui parloit breton , provençal , Manceau , périgordin , & pas un mot de françois ni de tourangeau : seuls idiomes dont il eut une passable intelligence.

Comme il désespéroit du succès de son ambassade , il apperçoit un jeune homme dont les regards sont attachés sur lui : Barin le fixe à son tour ; dans le moment tous deux s'approchent. On se frappe dans la main. C'est vous , mon pauvre Barin ? Est-ce bien vous-

même seigneur Florizel ? Où est le chemin de Tours ? Où sommes-nous ? Par où peut-on se tirer d'ici ? Y êtes-vous depuis long-temps ? Connoissez-vous la dame Strigilline ? Etiez-vous enforcélé ? Avez-vous vu la maudite cage ? Qu'est-elle devenue ? Qui sont les gens qui vous environnent ? Sont-ils de votre compagnie ? Savez-vous que le seigneur Enguerrand n'est qu'à quelques pas d'ici ?

Les questions se succédoient avec tant de rapidité, qu'il étoit impossible à Florizel de répondre à toutes. Votre maître est ici, dit-il, par où pourrai-je l'aller joindre ?

Sur ce propos, ils tournent leurs pas vers l'endroit où s'habilloit le chevalier. Florizel & lui se connoissoient, &, après les premiers complimens, la curiosité étant très-vive de part & d'autre, on en vint au récit des aven-

tures, & le jeune homme commença de la manière suivante le récit de la sienne.

Vous connoissez, seigneur, le château que nous avons à quelques lieues d'ici; j'y étois venu pour prendre le plaisir de la chasse, elle est très-abondante dans ces cantons; le gibier m'avoit conduit plusieurs fois, & assez avant, de ce côté, sans que j'y eusse fait de rencontre extraordinaire, & d'après mon expérience, je regardois comme une fable tout ce qui se débitoit de merveilleux sur le compte de cette forêt.

M'étant séparé de mes équipages, il y a environ neuf mois, vers les onze heures du matin, j'arrivai sur les bords d'une rivière dont le cours ne doit pas être fort éloigné.

Il faisoit une chaleur excessive: j'étois altéré. Je descendis de cheval

dans le dessein d'étancher la soif qui me dévorait.

La rivière étoit rapide, quoiqu'assez profonde. L'eau en étoit transparente comme le crystal, & d'une fraîcheur délicieuse.

Les bords tapissés de verdure, émaillés de fleurs, garantis des rayons du soleil par des berceaux d'aulnes & de peupliers, sembloient m'inviter au repos, par l'agrément & la commodité qu'ils réunissoient.

J'attache mon cheval à un arbre, je m'affieds : je m'abandonne à mes rêveries. Peu-à-peu la fatigue, la fraîcheur, la solitude & l'inaction m'invitant au repos, je tombe dans l'assoupissement, & bientôt dans le sommeil.

Je suis réveillé tout-à-coup par un bruit qui part du milieu de la rivière. J'ouvre les yeux, je regarde, & crois distinguer une femme entraînée par le

courant : elle paroît prête à se noyer ; cependant sa tête revient de temps en temps au-dessus de l'eau. Je vole à son secours , habillé comme j'étois... Le reste de mon aventure est un mystère pour moi , jusqu'au moment où j'ouvris les yeux comme au sortir d'une profonde léthargie , & sans ressentir aucune incommodité.

Je me vois dans un appartement du palais de Strigilline , qui m'étoit , comme vous le jugez bien , fort inconnue pour lors. Cette dame & les femmes de sa cour faisoient cercle autour de mon lit.

Vous devinez ce qu'une semblable vue put avoir d'étrange pour moi ; il me seroit difficile de vous peindre la confusion de mes idées.

Je me tâte plusieurs fois pour me convaincre de la réalité de mon existence. A force de me tâter , je m'ap-

perçois que je suis couvert de plumes, & qu'elles sont adhérentes à ma chair.

Je veux en arracher une : j'éprouve une douleur aiguë qui me fait pousser un cri perçant, & je me lève sur mon séant par une espèce de mouvement convulsif.

La cour femelle jette des éclats de rire. Il est ingénu, dit Strigilline, que je reconnus pour la maîtresse au ton qu'elle prenoit ; madame, répondit une suivante, ce jeune gentilhomme paroît vous convenir ; il est bien de figure : il a l'air aisé ; je le soupçonne d'être étourdi ; mais l'étourderie n'est pas un défaut dans un page : d'ailleurs on s'en corrige.

A ce propos la fée se lève, sort de l'appartement, & ses femmes la suivent, à la réserve d'une qui reste au chevet de mon lit.

J'ouvris des yeux étonnés, &, par

un mouvement machinal , je touchois l'une après l'autre les plumes dont j'étois couvert de la tête aux pieds.

Ne faites point l'enfant, dit la suivante de Strigiline, en me prenant par la main : vous êtes en bonne maison. Rien de ce qui vous étonne ici ne doit vous attrister. Vous avez toujours ouï-dire du mal de la forêt de Mont-Grand ; on en éloigne, il est vrai, les importuns par de petites espiègeries, mais nous comblons de biens les gens qui nous plaisent, & vous êtes heureusement de ce nombre.

Le service auquel on vous destine n'a rien que d'honorable ; il vous approche d'une personne dont la dignité ni la puissance ne souffrent point de comparaison, même avec celle des monarques ; plaisez à votre nouvelle maîtresse ; ses bontés pour vous n'auront d'autres bornes que ce pouvoir,

dont elle-même ne connoît pas l'étendue.

Quoique nous vivions ici dans une grande retraite, tous les amusemens, tous les plaisirs convenables à votre âge, s'y trouveront réunis. Vous n'y verrez personne de votre sexe; mais la distinction qui vous y admet ne doit que vous paroître plus flatteuse.

Votre habillement vous semblera bizarre pendant quelques jours: cependant il n'a rien d'incommode; on s'y fait bientôt, & on parvient à le trouver préférable à toutes les modes de vos cours, qui ne sont si changeantes, que parce qu'elles n'ont point d'agrément réel.

Goûtez de ces liqueurs & de ces conferves; achevez de réparer vos forces: ensuite vous viendrez prendre votre service de page & faire votre cour. En disant ces mots, la dame

suivante me fait appercevoir, sur un guéridon auprès de mon lit, une collation qu'on m'avoit préparée, & se retire.

Je mangeai peu ; en revanche, mon imagination fit bien du chemin. Ma situation me sembloit singulière ; mais le merveilleux qui s'y trouvoit répandu ne la rendoit que plus piquante. Je me déterminai donc à voir la fin de l'aventure : me flattant bien de pouvoir, par la suite, jouer un rôle un peu moins subalterne que celui dont je paroissais devoir être chargé.

Je me lève, & vais consulter mon miroir sur ma parure. Je me vois couvert d'un plumage de coq, émaillé des couleurs les plus vives, les plus agréables & les plus variées. Une crête faite en forme de rose, étincellante du plus brillant incarnat, & surmontée d'une huppe galamment attachée, couron-

noit ma coëffure ; les plumes de ma queue , qui prenoient racine au-dessus de mes reins , s'élevoient en touffe jusqu'à la hauteur de mes épaules , d'où elles retomboient , en arrondissant , jusqu'à couvrir parfaitement leur tige. Ces plumes étoient d'une blancheur à éblouir.

Je ne fus point mécontent de moi dans cet équipage. Il me semble même que j'étois masqué d'un fort bon goût.

J'entrai dans le fallon , où la fée prenoit plaisir à voir danser ses femmes. On me trouva l'air honteux : cependant je ne l'étois point trop ; je ne tardai pas même à répondre aux agaceries que Strigilline & les femmes de sa cour s'amusoient à me faire.

On servit une collation : j'entrai dans l'exercice de ma charge auprès de la fée ; on trouva que je m'en acquittois avec assez de liberté.

Le soir vint. Je me mêlai aux danses. Je pris un théorbe, j'en jouai : je chantai ; je me tirai de tout cavalièrement ; il me sembloit lire dans les yeux de ma nouvelle maîtresse que j'aurois lieu d'être satisfait de ma condition : cela donne de la confiance.

On se sépara enfin, & j'allai me mettre au lit, très-avide de la conclusion d'un roman qui débutoit d'une façon aussi amusante.

Trois jours se passèrent sans qu'il survînt de changement dans mon état. Cependant mon loisir, car j'en avois beaucoup, me donna lieu d'examiner le séjour que j'habitois. On y sembloit occupé d'amusemens, parmi lesquels j'avois lieu de penser qu'il régnoit beaucoup d'innocence.

A la réserve de quelques jeunes gens, fortant à peine de l'enfance, & occupés à des ouvrages bas & mé-

chaniques, j'étois en effet, comme on me l'avoit annoncé, le seul être de mon sexe avec qui l'on parut avoir des liaisons dans le château. Je prétendois bien ne m'en pas tenir à la simple familiarité. J'avois des desseins sur la dame, j'en avois encore sur les suivantes; mais je n'étois pas bien décidé, lorsque sur le soir du troisième jour la confidente de la fée m'aborde, & me dit que sa maîtresse veut me parler en particulier. Je me rends aux ordres, & l'énigme se dénoue.

Vous devez savoir de quelle espèce font les entretiens qui plaisent le plus à Strigilline; elle parut satisfaite de mon caquet; mais comme on ne peut pas tout dire en une nuit, il fallut remettre la suite de notre conversation au lendemain. Nous eûmes plusieurs entretiens sur ce ton, & sans nous ennuyer, à ce qu'il paroïsoit;

cependant Strigilline n'étoit pas la seule qui eut envie de jaser avec moi. Vous avez pu connoître une de ses suivantes , qu'on nomme Gloriane ; elle a l'air de la fraîcheur & de la jeunesse, le minois fin, le regard effronté. Cette Gloriane me demande à son tour un moment d'entretien en particulier ; je le défirois autant qu'elle ; nous fûmes bientôt d'accord.

Mais , quelque grand parleur que l'on soit , à babiller jour & nuit, les poumons s'altèrent. Il m'arriva donc de me rencontrer avec la fée sans pouvoir desserrer les dents.

Elle pensa que j'étois incommodé , se donna des soins très-empressés pour mon rétablissement ; mais la parole ne revint pas. Je gardois un silence obstiné , & on lisoit dans mes yeux abattus que si je ne disois rien , j'en pensois moins encore.

On lança bientôt sur moi des regards mécontents : je n'en concevois pas d'alarmes : je ne suis pas de ces gens qui s'inquiètent volontiers ; quand Gloriane , d'un air fort triste , vint m'arracher à ma sécurité , & me prévenir du tour que l'on me préparoit.

On ne soupçonnoit point mon intrigue avec elle ; mais je n'étois plus dans le château qu'un objet embarrassant , dont on songeoit à se défaire.

Ce soir , me dit Gloriane , on vous doit présenter un julep agréable au goût , dont l'effet ordinaire est de faire perdre la raison sans retour. Ne témoignez point de défiance : vous risqueriez infiniment ; dès que vous aurez bû , mangez la pastille que je vous donne : elle empêchera le charme d'opérer.

Lorsque l'on pensera que le breuvage doit avoir produit son effet , on vous conduira dans une vaste ménagerie ,

où vous trouverez bien des oiseaux de votre espèce , dont la raison n'a pas été préservée de la malice du dangereux julep. Conduits dans ce palais par le hasard , ou attirés par des artifices , ils ont eu d'abord des aventures peu différentes des vôtres ; mais ils n'ont ensuite trouvé personne qui voulût faire pour eux ce que je vais risquer pour vous.

Tant que vous serez sous les yeux de la fée ou de ses surveillans , copiez exactement le maintien des tristes compagnons de votre disgrâce ; du reste , si vous m'aimez , supportez patiemment votre esclavage ; j'aurai soin de vous en adoucir les rigueurs , en attendant que je puisse vous en affranchir pour toujours.

Tout m'arriva comme Gloriane me l'avoit prédit. Je dissimulai parfaitement : on me crut tout aussi stupide

qu'on avoit voulu me le rendre, & je fus confondu dans une foule d'oiseaux humains de toutes les espèces, à qui l'on n'avoit pas laissé la plus légère étincelle de raison.

J'avois sujet de rêver bien tristement, mais la nuit vint ; la fidelle Gloriane vint avec elle, & les réflexions affligeantes se dissipèrent.

Depuis ce temps les visites nocturnes ont continué, & m'ont fait passer des nuits délicieuses. A l'aide de ma bienfaitrice je franchissois les murs de ma prison : nous allions au clair de la lune essayer nos aîles dans la campagne. Falloit-il nous délasser d'un exercice trop violent, Gloriane ne faisoit que répandre quelques essences dans les canaux qui ornoient les jardins de la fée, sur le champ les eaux attiédies & parfumées nous offroient des bains délicieux.

Au fortir de ces bains nous nous enfoncions dans les bosquets les plus sombres : des phosphores en écartoient bientôt les ténèbres. Les oiseaux , trompés par un faux jour , croyant saluer l'aurore , reprenoient leur ramage que le repos de la nuit les avoit forcés d'interrompre. Des mets exquis nous étoient offerts par des mains invisibles : & l'appétit satisfait , les phosphores disparoissant tout - à - coup , nous laissoient en liberté ma maîtresse & moi.

J'avois soin de rentrer dans ma prison avant la naissance du jour. Je le passois tout entier à me remettre des amusemens de la nuit ; content du présent , tranquille sur l'avenir , & m'inquiétant peu de ce qui se faisoit autour de moi.

Il ne se passoit point de mois que notre troupe ailée ne fît quelque re-

crue , & peu de jours que Strigilline ou ses compagnes ne délivraissent quelques prisonniers , & pour les employer à je ne fais quel usage. Mais ils retomboient sur le champ dans leur première captivité.

La langueur que j'affectois , le sommeil dont j'étois toujours accablé , le peu de nourriture que l'on me voyoit prendre , rendoient ma santé suspecte , & m'ont sans doute épargné des bontés qui m'eussent été fort à charge. Je ne voulois que Gloriane : elle me suffisoit ; jeune , vive , naturelle , elle m'aimoit avec passion , & sans doute elle m'aime encore. Le tour de son esprit me charmoit. Je voudrois qu'un loisir plus étendu me permit de vous rendre tous les bons contes qu'elle m'a faits de Strigilline & de ses compagnes , tous les petits traits scélérats ;
ah ,

ah , qu'elle m'a bien appris à connoître son sèxe !

Cette nuit encore nous sortions d'un entretien de cette espèce. Tout-à-coup, vers le point du jour , ma maîtresse jette un grand cri , m'échappe , & dispartoit. Dans le moment un bruit affreux se fait entendre. L'enceinte du mur qui nous environnoit s'écroule , se dissipe en fumée , & je me trouve nud à côté de mes habits , au milieu de tous les gens avec qui Barin m'a rencontré. Ce sont , en apparence , les hôtes de la ménagerie.

Je me lève & regarde autour de moi : je vois qu'il ne reste aucun vestige des jardins ni du palais. Tout n'étoit-il qu'illusion ? Mais comment s'est-elle dissipée ? Qu'est devenue Gloriane ? Je crains la vengeance de la fée , s'il faut que ma maîtresse en soit la vic-

time ; si je dois la perdre , je le fens , je ne m'en consolerais jamais.

Florizel ayant mis fin au récit de son aventure , Enguerrand fit à son tour le détail de la sienne ; n'oubliant aucune circonstance , depuis l'instant de son entrée dans la forêt jusqu'au moment où Strigilline & ses compagnes, après l'enchantement détruit, s'étoient envolées sous la forme de très-hideuses harpies. Comme on cheminoit en parlant , on se trouva bientôt sur la route du château que possédoit le père du jeune homme ; la séparation se fit après beaucoup de civilités de part & d'autre.

Enguerrand & Barin se trouvant seuls , celui-ci rompit le silence ; il l'observoit depuis long-temps mais à regret.

Ce gentilhomme , dit-il , ne doit pas être tenté de courir après sa Glo.

riane; à la manière dont vous l'avez peinte il a rabattu de son air confiant, & il faudroit faire voir dans un semblable déshabillé, à nos jeunes gens à la mode, les trois quarts des bonnes fortunes dont ils se piquent. Celui-ci m'a l'air d'un franc libertin. L'histoire qu'il nous a faite ne m'a point plu; j'ai été au moment de lui en dire mon avis; car je suis fort serviteur du seigneur Thorismond son père.

Barin, répondit le chevalier, on eût fait de vous un excellent pédagogue; vous prêchez volontiers la réforme, & vous donnez très-libéralement votre avis....

Quelquefois, monsieur, j'en pourrois donner de passables....

Et pourriez-vous m'expliquer ce que vouloient dire ces mouvemens de tête & d'épaules que vous faisiez pen-

dant que je rendois compte de mon aventure ?

Je pensois , répondit l'écuyer , que vous auriez pu taire bien des choses sur lesquelles on vous avoit demandé de la discrétion, ou , tout au moins , ne pas prendre un étourdi pour votre confident.

Je vois , reprit le maître , que vous pensez que je doive faire beaucoup d'attention aux menaces du président de l'étrange assemblée où nous nous sommes trouvés cette nuit.

Il a les bras longs, monsieur, & je pense que la griffe est au bout. Après tout, mettez en prose & en vers tout ce que vous avez vu ; il ne peut m'en revenir ni bien ni mal. En finissant ces mots , le maître & l'écuyer se trouvèrent à la porte d'une hôtellerie qui étoit isolée dans la campagne ; ils étoient fatigués, ils y entrèrent.



C H A N T VI.

SIGISMOND , entré seul dans la ville de Damas pêle-mêle avec les fuyards , a bientôt mille assaillans sur les bras ; l'audace succède à la timidité dans le cœur du farrazin , qui ne se voit qu'un seul adverfaire en tête ; mais le comte de Tours , devenu plus redoutable par l'excès du danger , frappe des coups terribles , & répand le carnage & la mort par-tout où peut tomber le tranchant de son épée. Déjà ses ennemis n'osant plus l'approcher qu'avec crainte sembloient attendre que l'épuisement des forces le leur livrât tout désarmé , lorsque Gonoran , gendre de Mélec , parut.

Ce guerrier sortoit du palais à la tête de la garde du soudan , pour ve-

nir favoriser la retraite des siens. Sigismond semble prendre de nouvelles forces à l'aspect d'un adverfaire plus noble que ceux qu'il a combattus jusqu'alors ; il court à la rencontre du farrazin ; celui-ci , jeune , ardent , préfontueux , robuste , avide de la renommée , s'indigne [qu'un guerrier fatigué par tant de combats ose se flatter de lui disputer la victoire ; il s'abandonne , & reçoit le coup de la mort en faisant à Sigismond une profonde blessure dont ce prince est renversé : on les porte tous deux au palais.

Le comte de Tours , après qu'on eut mis le premier appareil à sa plaie , transporté dans la forteresse d'Elima , s'y voit traité moins en ennemi que comme un ôtage : il y reçoit tous les secours qui peuvent le rappeler à la vie. Les ministres du foudan ne con-

çoivent point comment la férocité de leur maître s'est relâchée , lui qui s'est signalé jusqu'à ce jour par les cruautés inouïes exercées sur les chrétiens dont le fort des armes l'a rendu maître ; lui qui frémit de rage lorsqu'il entend prononcer leur nom.

Ce monarque s'ouvre enfin aux chefs de son conseil. J'ai donc en mon pouvoir , leur dit-il , ce chrétien si redoutable , dont l'avis & le bras ont porté , depuis le commencement de cette guerre , les coups les plus terribles à ma puissance ; ce chrétien qui vient de forcer à mes yeux un des plus forts retranchemens de ma capitale , & de se baigner dans le sang d'un fils dont la sagesse & le courage faisoient ma plus grande sûreté. Si je suivois les mouvemens de ma passion , ce guerrier téméraire payeroit à l'heure même les larmes qu'il me force à ver-

fer. Ce poignard, guidé par ma main tremblante, iroit tarir la source de sa vie & déchirer son cœur ; mais je dois à ma religion & à l'état, une vengeance plus politique. Ou le Ciel m'aura mis entre les mains de quoi réparer mes infortunes passées ! ou le prisonnier qu'il me livre servira, par le traitement que je lui destine, à intimider pour l'avenir ses pareils. Je fais qu'il est dans la force de l'âge, né souverain & d'une illustre origine ; j'essayerai de l'attacher à moi par les liens du sang, & si l'attente éloignée de ma couronne ne sollicite point assez son ambition pour le porter à l'abjuration de ses erreurs & à l'abandon de sa patrie, pourquoi tarderois-je à remettre sur le champ entre ses mains un sceptre que ma caducité m'empêche de défendre, & que la mort doit bientôt me ravir ? Heureux si mes paupières, à demi-fer-

mées par l'ange de la mort, peuvent voir encore l'étendard du saint prophète, entre les mains de ce nouveau profélyte, repousser jusqu'aux extrémités de l'Occident qui les a vomis, ce déluge de barbares armés contre nous par le fanatisme & l'avarice. Mais si mes offres, quoique brillantes, ne peuvent vaincre ce cœur altier; s'il refuse de me rendre en sa personne, le gendre & le champion que son bras vient de me ravir, rien ne peut l'arracher au supplice. Je veux que ce supplice soit honteux & authentique, que l'armée des Francs puisse en conclure combien je présume de mes forces & méprise leurs armes, combien il est dangereux de s'exposer à ma vengeance.

C'est ainsi que Baaladin s'expliquoit avec ses confidens, tandis que Sigismond, trompé par les apparences,

regardoit comme des marques d'humanité, des secours qu'il tenoit des mains de la politique.

Ses forces rétablies lui permettent déjà de marcher dans son appartement ; il s'occupoit des moyens de négocier pour sa liberté, lorsque le drogman placé près de lui, vint l'avertir qu'un ministre de la religion demandoit à l'entretenir de la part du Soudan.

L'iman fut introduit. Il entre avec un maintien composé de douceur & de gravité, pose sur une table un livre qu'il apportoit sous le bras, s'assoit, les jambes en croix, sur un sofa à côté du lit du comte, se lève un moment après, fait le salem, & commence à parler ainsi en langue franque.

Que loués soient Dieu & son saint prophète, qui ont permis, pour votre avantage, seigneur, que vous devins

riez le captif de l'invincible & généreux Baaladin.

Après ce début, dont le comte ne fut pas peu surpris, le docteur s'arrêta; mais voyant qu'on ne lui répondait rien, il continua d'exposer, en ces termes, le sujet de son ambassade.

Seigneur, les voies par lesquelles le Très-Haut conduit l'homme sont souvent inconnues. Voyez tomber le cèdre du Liban sous la cognée, & demandez - lui s'il a connoissance que l'empire des mers lui soit destiné. Mélec, privé par vous de son gendre, de son plus ferme boulevard, la belle Séjamé plongée par vous dans l'affreuse nuit du veuvage, vous - même, seigneur, tombé, comme vous l'êtes, dans la disgrâce de la captivité, qu'attendriez-vous des orages qui vous environnent que la chute de la foudre dont vous êtes menacé? Il n'appar-

tient qu'au soleil de la bonté divine de faire mûrir des fruits délicieux sur des tiges nourries de suc remplis d'amertume. Le Soudan Baaladin, inspiré du ciel, touché de vos qualités héroïques, vous offre, seigneur, la main de la princesse sa fille & le sceptre des deux Syries.

Etonné du préambule, & plus encore de la chute de cette harangue, Sigismond fut quelque temps sans répondre: enfin il se remet. Le Soudan doit, dit-il, être informé que je suis né souverain & appartiens à mes sujets; que je ne suis libre de disposer ni de mon cœur, ni de ma main, l'un & l'autre étant engagés; d'ailleurs, l'âge, la raison, ni le devoir, ne me permettent pas de me livrer à des mouvemens d'ambition, & encore moins de prendre un nouvel attachement; cependant vous pouvez assurer
le

le Soudan de ma reconnoissance pour tout ce qu'il y a d'obligeant & de flatteur dans les offres que vous me faites de sa part.

Seigneur, repartit l'Iman, votre sagesse pourra balancer à loisir l'importance de la couronne que l'on vous offre; à l'égard des engagements par lesquels vous vous croyez retenus, les beaux yeux de la sultane Séjamé vous en affranchiront, avec le secours du saint Islamisme.

Sigismond se lève avec précipitation sur son séant: quoi! dit-il, est-ce qu'il est question que je me fasse Turc?

J'apporte avec moi, répondit modestement le docteur, le livre de lumières; souffrez, seigneur....

Que je souffre? Que je lise votre livre du blasphème! Je ne fais pas lire, Dieu merci; feu le comte, mon père, de glorieuse mémoire, n'a jamais

fu ni lire , ni écrire. Il se battoit plutôt que de disputer ; il a vécu en digne chevalier & est mort en bon chrétien ; il m'a laissé son exemple à suivre & sa foi pour héritage.

Mais , seigneur , poursuivit l'Iman , pensez - vous à la colère de Mélec ? Mon devoir me force à vous annoncer l'extrémité rigoureuse à laquelle vous vous trouvez réduit ; de deux choses l'une , il faut régner sur les Syriens , ou mourir d'un supplice humiliant.

Eh bien ! reprit le comte avec le même feu , je rendrai gloire à Dieu , il prendra soin de ma vengeance..... Mais , seigneur , pourquoi faire si peu de cas de la vie , de la grandeur ? Pourquoi les sacrifier à une prévention si facile à détruire , quand on veut écouter les lumières de la raison ? Ne lisons qu'un chapitre ; permettez que je vous éclaire.

Par la mort ! monsieur l'abbé , dit le comte , en se levant de dessus son lit , & lui montrant le pommeau de son cimenterre , voyez la croix de mon épée , c'est le seul signe de ma foi que je puisse trouver dans ce pays sacrilège , je vous en assomme tout-à-l'heure , si vous insistez pour me faire faire une hérésie. Allez au diable avec votre sultane , sa Syrie & son Mahomet. Dites à l'invincible Mélec Baaladin , que je méprise ses offres , encore plus ses menaces ; que Dieu est au ciel & Philippe aux portes de Damas.

L'air du visage , les regards , le ton de la voix de Sigismond , effrayèrent l'Iman. Il se retire & va rendre compte du peu de fruit de sa négociation à celui qui l'en avoit chargé.

Mélec ne respire que la vengeance ; il choisit pour théâtre un bastion avancé qui servoit de défense au fort d'Elima ,

& dont la plate-forme se découvroit des hauteurs du camp des chrétiens. L'endroit paroissoit sûr; l'attaque avoit été négligée de ce côté, les assiégeans ayant paru mépriser une forteresse qui devoit suivre nécessairement le sort de Damas.

Pour faire plus d'impression sur l'esprit de son peuple, le tyran voulut, dans le spectacle sanglant qu'il devoit donner, mêler des cérémonies de religion à l'appareil militaire.

Le jour destiné pour le supplice du comte étant venu, on fait fortir ce prince de son appartement; il est conduit à la plate-forme du bastion: la garnison d'Elima lui sert d'escorte; la foule des ministres de la religion musulmane attachés à la principale mosquée de Damas, le précède & l'entoure; le peuple, dont la curiosité est excitée par ces préparatifs, se porte

en foule vers le lieu d'où il peut être à portée de voir cette scène tragique.

Le sacrifice alloit être consommé, Sigismond attaché auprès du pieu, fatal instrument de son supplice, a déjà rejeté avec mépris l'Alcoran qu'on a voulu lui faire placer sur son cœur & sur sa tête; déjà sa profession de foi renouvelée avec fermeté, a attiré sur lui l'indignation de tout ce qui l'entourne: le signal de l'exécution est donné.

Tout-à-coup un guerrier armé de toutes pièces, paroît sur le haut du parapet, d'où il s'élançe vers le milieu de la plate-forme, en terrassant tout ce qui se trouve sur son passage. Les Imans effrayés s'éloignent avec précipitation; le guerrier s'approche du comte de Tours, brise les indignes liens qui retenoient ce prince enchaîné. La garde s'avançoit pour y mettre obstacle; mais des cris d'allarme s'é-

lèvent de toutes parts , & la forcent de se porter à la défense des murs que l'on escalade.

Les Chrétiens ont débouché dans les fossés du bastion par une galerie souterraine , de la conduite de laquelle les assiégés n'avoient point de connoissance : les échelles sont appliquées , & les sentinelles qui sont au haut des murs , les yeux fixés sur le comte de Tours , n'ont rien apperçu de ce qui se passe autour de leurs postes ; les corps-de-garde sont enveloppés avant d'avoir pu se mettre en défense ; une partie tombe sous le cimenterre des assaillans. Le reste s'enfuit & répand l'effroi par ses clameurs. La garnison se trouble ; les chefs ne savent où se poster ; les ordres sont confus , indécis , l'exécution tumultueuse , embarrassée , timide ; l'avantage se déclare de tous côtés en faveur des Chrétiens.

Cependant le comte de Tours ne

voyant qu'un seul homme, à la vue duquel tous les Sarrazins lui semblent être saisis d'une terreur panique, regarde ce guerrier intrépide que la terreur précède, environne & fuit, & qui semble venu comme par miracle pour lui rendre la liberté, la couronne & la vie; & ne pouvant plus résister aux mouvemens de sa reconnoissance, il lui jette les bras au col & le serre avec tendresse.

A ce transport, (l'infortuné croyoit enfin avoir obtenu sa grâce) Ollivier, car c'étoit lui-même, ôte son casque, & un genou en terre, il présente sa tête nue aux embrassemens de son maître, qu'il pense avoir enfin défarmé.

Que la foudre t'écrase, malheureux ! s'écria le comte, en reculant d'horreur à la vue de ces traits, qui lui étoient toujours plus odieux. Ollivier se retire, saisi de douleur, glacé d'effroi. Hélas ! un peu plus tard, la main

de Sigismond alloit se déshonorer par un cruel parricide.

Le souverain de la Touraine , arraché des mains des bourreaux par un seul guerrier , dans une place forte , au milieu d'un peuple entier , & dans laquelle l'assaillant paroît au milieu des boulevards , avant d'avoir été vu dans le fossé ni sur les murs : voilà , sans doute , des faits bien extraordinaires ; mais un grand courage & des vues supérieures avoient préparé ce succès : des circonstances heureusement saisies en applanirent les difficultés.

Ollivier , en délivrant le père de l'objet de sa tendresse , suivoit les mouvemens de la nature , & servoit en même temps la religion , l'Etat & son souverain. Peut-être se flattoit-il de désarmer enfin le cœur de l'impitoyable Sigismond ; aussi ne fut-il pas plutôt informé de l'infortune de ce prince , qu'il tenta pour le tirer d'esclavage

tout ce que peut entreprendre la valeur au désespoir. Le premier à tous les affauts, le premier à repouffer les forties, cherchant sans cesse, par des cartels, à attirer les Sarrazins à des combats singuliers qui le rendissent maître de quelqu'otage illustre, & revenant couvert de gloire, même des entreprises où la fortune ne l'avoit pas secondé.

Des traits d'une valeur aussi étonnante fixoient les regards de l'armée chrétienne; tout ce qu'il y avoit d'aventuriers illustres avoient pris Ollivier pour chef & pour modèle : Philippe les voyoit avec plaisir se rassembler sous un drapeau toujours suivi de la terreur & de la victoire.

Ollivier, que ce commandement met en état de concevoir de plus vastes projets, sachant que la forteresse d'Elima sert de prison au comte de Tours, forme le dessein de s'y introduire, à l'aide d'une galerie souterraine.

Le boyau est ouvert à une distance assez éloignée de la place, pour que l'ennemi ne puisse avoir connoissance des travaux; ils sont conduits avec tant de feu & d'intelligence, qu'ils atteignent déjà le fossé; mais une nouvelle vient déconcerter les travailleurs.

Le Soudan, irrité par les refus du comte de Tours, a ordonné les apprêts du supplice. Ollivier, pressé par cette circonstance, change le dessein qu'il avoit de s'introduire dans Elima en celui de profiter de la galerie, déjà conduite jusqu'au fossé, pour insulter la place au moment même choisi par le Soudan pour l'exécution de ses volontés.

Le sacrifice alloit se consommer : tout-à-coup la troupe des aventuriers débouche dans les fossés d'Elima, &, partagée en trois corps, elle donne l'escalade à la place, tandis qu'Ollivier s'élançant seul au milieu des Sarrazins

par l'endroit qui paroïssoit le moins susceptible de lui ouvrir un passage , renverse tout ce qui s'oppose à lui , & vole à l'échaffaut. Hélas ! quelle en fut la récompense ? Un regard foudroyant de la part du comte , des paroles capables de jeter le désespoir dans l'ame la plus affermie.

A ce dernier trait de la fortune , la raison abandonne le malheureux Ollivier ; il conçoit le dessein de courir à la mort , mais à la mort la plus obscure. Il jette ses armes , devenues désormais un fardeau inutile , & cherche à se dérober aux empressements , mêlés de tumulte & de joie , des héros de sa troupe , qui veulent lui ceindre le front d'un nouveau laurier. Il s'élance dans les fossés du château qu'il vient de conquérir , & s'enfuit à travers la campagne , sans projet formé , sans route déterminée.

Les chaleurs immodérées du jour ,

l'obscurité de la nuit, l'embarras des chemins qu'il se fraie à travers les brouffailles, les rochers & les fables, les eaux qui s'opposent à son passage, n'ont rien qui puisse l'arrêter dans sa course. L'accablement de l'ame empêche qu'il ne sente que les forces épuisées, par des travaux excessifs, vont abandonner un corps privé de repos & de nourriture.

Enfin il parvient à l'entrée d'une forêt impénétrable à la clarté du jour, par la multitude des branches qui s'embarrassent les unes dans les autres, & l'épaisseur des feuillages; la ronce, armée d'éguillons, le lierre qui s'entortille aux racines que les inondations ont découvertes, un terrain pierreux, inégal, semblent défendre l'approche de ce lieu redoutable à tout autre qu'aux animaux malfaisans, aux reptiles venimeux, aux monstres dont il doit être
le

Le repaire; un torrent qui se précipite du haut d'une montagne aride, vient se briser avec fracas contre des rochers énormes; l'onde couverte d'écume & bouillonnante rejaillit au loin, &, par sa course incertaine & fougueuse, met le comble aux horreurs de cette effrayante solitude.

C'est-là qu'accablé de faim, de soif, de fatigue & de douleur, le malheureux chevalier succombe enfin sous le poids de tant de maux réunis; les genoux se plient, la tête se panche, le corps s'affaïsse & tombe en défaillance; mais la fraîcheur du lieu ranimant bientôt les esprits, l'idée d'Agnès, cette image chère & douloureuse, revient encore, & rend à l'ame sa première sensibilité. Les larmes coulent avec abondance: hélas! dit-il, d'une voix qu'entrecourent sans cesse les sanglots, je ne vivois que pour elle;

je ne la reverrai plus, il faut que je meure : puis s'apostrophant lui-même, avec une espèce de transport : tu ne vivois que pour elle ? Eh ! tu n'as vécu que pour son infortune ! C'est par toi, c'est pour toi que la princesse la plus aimable, la plus digne de jouir des avantages qui lui étoient destinés, déchue de ses espérances, devenue la fable du monde, peut-être en proie aux remords, & détestant le jour fatal qui t'offrit à sa vue, gémit dans l'opprobre & la captivité, si le trépas n'a mis fin à ses douleurs ; & tu ne vivois que pour elle ? Meurs, meurs, meurs mille fois, malheureux, & périffe avec toi le souvenir de ton forfait !

C'en étoit fait de l'infortuné libérateur du comte de Tours, si l'assistance céleste n'eût envoyé à son secours un solitaire que la haine du monde & l'amour de la sagesse avoient conduit dans cet affreux désert. Il achevoit sa

carrière dans les travaux du corps , la méditation , l'étude & la pénitence.

Après avoir labouré le champ , dont le produit ser voit à sa subsistance , il revenoit à la grotte qui faisoit sa demeure ordinaire : il passe sur les bords du torrent ; il voit Ollivier , & s'approche , saisi de cette compassion qu'éprouvent les belles ames à la vue d'un infortuné. D'abord il croit que les tristes soins de la sépulture sont les seuls qu'il puisse désormais lui rendre. Cependant il s'apperçoit bientôt qu'une première vue l'a trompé , & que les symptômes qui le frappent sont ceux d'un dangereux évanouissement.

Il s'empresse : il essaye de dissiper le mal par le secours de l'eau , par celui des secousses violentes ; mais voyant que ses efforts sont insuffisans , & que le mal s'opiniâtre contre d'aussi foibles ressources , il court à sa cellule , &

apporte une phiole remplie de fucs d'herbes , dont l'expérience lui enseigna la vertu. Le breuvage opère , les esprits se raniment , les yeux s'ouvrent , la connoissance revient à notre héros , & bientôt après l'usage de la parole. Alors les malheurs qui l'ont réduit à cet état déplorable venant en foule se retracer à sa mémoire , lui arrachent un soupir amer , & ses joues se baignent de larmes. Le charitable solitaire y mêle les siennes ; il ne peut résister à l'attendrissement dont il se sent pénétré en faveur de l'aimable inconnu. Hélas ! lui dit-il , jeune étranger , de quelle nature sont les peines qui vous ont plongé dans un état aussi déplorable ? Quel dessein vous a conduit dans ces lieux reculés , à travers ces routes ignorées & impraticables ? Sans doute , le ciel qui vous protège a permis que je vinssse vous arracher des portes d'un trépas qui n'étoit pas dans l'ordre de

la providence. Parlez , ouvrez votre cœur ; peut-être pourrai-je seconder fés vues en rendant la tranquillité à l'ame, comme je viens de rappeler le corps à la vie. Si ce font des biens terrestres , des vains honneurs , que vous avez perdus , dites , & ma langue inspirée va faire passer dans votre cœur tout le mépris que je sens pour ces trésors imaginaires. Si les passions ont égaré votre jeunesse , & l'ont plongée dans des désordres dont vous ayez à rougir , dites , je suis homme , je connois notre foiblesse. Je vous parle au nom de celui dont le doigt terrasse & relève , qui châtie à regret , & ne demande qu'à pardonner. Enfin , mon fils , livrez-vous avec confiance ; de quelque nature que soient les consolations dont vous avez besoin , je ne crois pas trop présumer du zèle ardent qui m'anime , & j'ose me promettre de rétablir entièrement le calme dans

votre cœur, de vous rendre au monde, s'il le faut, au ciel & à vous-même.

O mon père ! répondit Ollivier, les secours que j'ai reçus de vous, les bontés que vous me témoignez, les offres que vous me faites, sont, sans doute, les effets d'une grace particulière, qui ne veut pas que je périsse. Je m'y livre. Je parlerai, quoique j'aie beaucoup à rougir des aveux que je dois vous faire. Je suis bien malheureux & bien coupable. Hélas ! j'aimois ; j'étois aimé. L'excès d'une passion réciproque occasionna la faute énorme que j'ai commise : il m'attira les disgrâces sous le poids desquelles vous me voyez prêt à succomber. A la suite de ce discours, souvent interrompu par des soupirs, Ollivier s'arrêta un instant avant de passer au détail de ses aventures.

Fin du premier Volume.

510171

